Universitas
BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/essaysurlamarin00desl

ESSAY
SUR
LA MARINE
ET SUR
LE COMMERCE.

Non ille pro caris amicis
Aut patriâ timidus perire.

Hor. Carm. l. 4.

****
****
****
*****
****
**

MDCCXLIII.

Universi
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Pompeii omne consilium Themistocleum est. Existimat enim, qui mare teneat, eum necesse rerum potiri.

Cic. ad Atticum Epist. lib. 10.

VA
10
.D5
1743
Coll spec

ESSAI
SUR
LA MARINE
ET SUR
LE COMMERCE.

A Mr. le C. de B. C. M...

IL seroit à souhaiter, MONSIEUR, que nous eussions une Histoire exacte & circonstanciée de notre Marine, une Histoire où les faits fussent rapportés dans une certaine étendue. Elle auroit deux prérogatives : l'une de faire connoître un corps militaire dont la capacité, le courage, la conduite hardie, beaucoup d'actions éclatantes, honorent infiniment la Nation ; l'autre de montrer à tous ceux qui occupent les premieres places, combien la Marine est nécessaire à

un grand Royaume tel que la France, puiſſant par lui-même & entouré de voiſins ſuperbes & jaloux de ſa gloire, à un Royaume, dis-je, ſitué de la maniére la plus avantageuſe pour ſe procurer le commerce de tout l'Univers.

En regardant la Marine de ce point de vuë, MONSIEUR, je ne puis m'empêcher de vous dire que c'eſt la colonne, le ſoûtien de l'Etat, & que tant qu'elle ſera nombreuſe & bien gouvernée, qu'elle impoſera à tous les peuples maritimes de l'Europe, l'Etat ſera lui-même en ſûreté & n'aura rien à craindre. Permettez-moi, pour vous faire entendre ma penſée, de me ſervir des expreſſions fortes de l'Auteur du *Franc & véritable Diſcours à Henri IV.*„ La magnanimité, lui diſoit-» il, la généroſité d'un grand Roi ne ſe » trouve pas ſeulement à la guerre, au front » d'une fiére bataille, animant ſa nobleſ-» ſe, tout couvert de panaches pour ſe » faire remarquer à ſes ennemis, défiant » leur audace & leur forêt de lances qu'il » s'en va foudroyer : mais elle paroît da-» vantage aux délibérations des grandes & » im-

» importantes affaires de ſon Etat, à celles » qui regardent ſa ſécurité. La prudence » y doit reluire ; mais il faut chaſſer arrié- » re toute peur ... Elle eſt indigne de » vous... Voyez, SIRE, ce qui eſt juſte, » ce qui eſt utile à vous, à votre poſté- » rité, à votre Etat... N'ayez d'autre » viſée.

On peut attendre tous ces avantages de la Marine. Mais il eſt néceſſaire, MONSIEUR, que ſon Hiſtoire ſoit compoſée par un homme du métier, qui ait du cœur & des ſentimens, non par un Prêtre ou (*a*) par un Moine, gens qui d'ordinaire ne parlent que d'après ceux qui les employent, ou d'après les paſſions baſſes & groſſiéres qui les occupent. Il faut de plus que cette Hiſtoire ſoit exactement vraye,

(*a*) Le Pere DANIEL a parlé de la Marine, à la fin de ſon Traité *de la Milice Françoiſe* : mais rien n'eſt plus ſuperficiel que ce qu'il en dit. Le Pere FOURNIER a donné dans le ſixiéme Livre de ſon *Hydrographie*, des Mémoires ſur la Marine, qui ſont très-vagues & très-mal détaillés. Un Capucin a fait l'Hiſtoire de Rochefort. Quelle Hiſtoire ! *Dii magni ! horribilem & ſacrum Libellum* !

qu'elle raconte ſans artifice & ſans détour les bonnes & les mauvaiſes actions des Officiers généraux qui ont commandé des Eſcadres & des Flottes, qu'elle applaudiſſe à ceux qui ont noblement réüſſi, & qu'en même tems elle blâme ceux qui ont manqué de tête, où ſe ſont retirés avec lâcheté, qu'elle excite enfin la jeune Nobleſſe à ſervir utilement la Patrie & à prodiguer pour elle tout ſon ſang.

En attendant, MONSIEUR, que paroiſſe une Hiſtoire qui réüniſſe toutes ces conditions (car je n'oſerois croire que celle que j'ai déja fort avancée, ſoit aſſez heureuſe pour cela,) j'ai l'honneur de vous envoyer un *Eſſai ſur la Marine & ſur le Commerce*. Tout ce que j'y rapporte, tout ce que j'y propoſe eſt fondé ſur ma propre expérience, ou emprunté d'un petit nombre d'Auteurs, dont vous démêlerez ſans peine le génie & la pénétration: qualités dont je ferois peu de cas, ſi elles n'étoient jointes à l'amour ſi rare de la vérité & au talent plus rare encore de la dire avec hardieſſe.

A la ſuite de ces Auteurs, preſque tous

tous hommes d'Etat, j'avance les quatre propoſitions ſuivantes, & j'employe pour les prouver, tantôt des raiſonnemens ſuivis, tantôt des traits d'hiſtoire, tantôt des loüanges & des cenſures mêlées à propos. Ce dernier genre de preuves a quelque choſe de plus vif & de plus frappant, que tous les autres.

La premiére propoſition, c'eſt que tous les peuples anciens qui ont voulu remplir l'Univers du bruit de leur nom, & ſe diſtinguer par-deſſus les autres, ont cultivé la Marine, & que plus ils l'ont cultivée, plus ils ont acquis de puiſſance & d'autorité. THEMISTOCLE parmi les Grecs, & POMPE'E chez les Romains, diſoient à haute voix: Quiconque veut dominer ſur la terre, doit commencer par dominer ſur la mer.

La ſeconde, que depuis le commencement de la Monarchie, on a reconnu en France, l'utilité de la Marine, non-ſeulement ſous les régnes un peu éclairés, mais encore au milieu de ces révolutions dont elle a été quelquefois agitée; que nos plus grands Rois ont cherché à s'en procurer

une, & que nos plus judicieux Miniſtres les y ont aidés de tous leurs ſoins & de toute leur induſtrie. Mais divers obſtacles s'y étoient oppoſés tour à tour. L'honneur de l'établiſſement de la Marine ſembloit être dû au Cardinal de RICHELIEU, & ſa perfection à LOUIS XIV. ſecondé du grand COLBERT, que les Sciences, les Arts de génie, les Manufactures regardent comme leur créateur.

La troiſiéme, que de tous les Royaumes de l'Europe, la France eſt d'abord celui qui a le plus de reſſources & de commodités pour faire fleurir la marine; qu'elle eſt encore celui qui par la longue étenduë de ſes côtes, par ſes différens ports & ſes différens havres, en a le plus de beſoin. *Et c'eſt un de mes anciens regrets*, diſoit le Cardinal d'OSSAT, *& un des plus notables & honteux manquemens du premier Royaume de Chrétienté, flanqué des deux mers, & ſitué par la Nature au plus beau & avantageux endroit de l'Europe, pour faire, & pour aider & empêcher toutes grandes entrepriſes, tant par mer, que par terre: c'eſt, dis-je, un de mes anciens regrets*

de

de voir que ce Royaume ſe manque à lui-même.

La derniére enfin, que la Marine ſoûtenuë par l'autorité Royale doit ſervir à proteger le commerce, à l'étendre, à lui donner chaque jour de nouveaux accroiſſemens, & que le commerce doit ſervir à introduire l'abondance & toute ſorte de richeſſes dans le Royaume, à le rendre auſſi puiſſant qu'il peut être. *Jamais*, diſoit Maximilien de Bethune Duc de SULLY, *jamais les Rois de France aidés du peuple guerrier & courageux que Dieu a commis ſous leur domination, ne ſe réſoudront à conſtituer leurs principaux plaiſirs en la ſeule augmentation de leur grandeur, commerce, réputation & manutention de la ſeule Monarchie Françoiſe non litigieuſe, qu'ils ne deviennent ſans difficulté les ſeuls arbitres de la Chrétienté, & ne donnent abſolument la loy à leurs voiſins par leur prudence & auſſi douce aſſociation.*

En m'efforçant de prouver ces quatre points, MONSIEUR, j'eſpere que s'il m'échappe quelque choſe d'un peu libre & d'un peu hardi, vous voudrez bien me le

pardonner. L'amour de la patrie (*b*) eſt le ſeul motif qui me guide : cet amour qui faiſoit le caractére des anciens Romains, exclud les ames foibles & ſuperſtitieuſes. Quelqu'un cherchant à aigrir l'eſprit de Henri IV. contre l'Auteur du Livre intitulé, *Deſcription de l'Iſle des hermaphrodites nouvellement découverte* &c. où beaucoup de ſecrets étoient révélés, ce Prince lui répondit : *je ferois conſcience de fâcher un homme pour avoir dit la vérité.* Que notre ſiécle ſeroit heureux, ſi l'on ſuivoit fidélement la maxime de Henri IV !

(b) *Sunt domeſticæ fortitudines, non inferiores militaribus.* Cic. Offici. lib. I.

PRE-

PREMIE'RE PARTIE.

ON doit rapporter l'origine & les commencemens de la Navigation aux Egyptiens, & aux Phéniciens. Les premiers enorgueillis des richeſſes naturelles d'un vaſte pays, fiers de leur courage & de leur adreſſe dans le manîment des Armes, gouvernés par des Rois qui étoient ou des Héros, ou des Légiſlateurs, ne cherchoient qu'à porter leur Monarchie au plus haut degré de perfection. Ils examinoient attentivement les choſes qu'ils vouloient établir : mais dès qu'ils les avoient établies & jugé utiles, ils ne les changeoient point par caprice ou par inconſtance. Ils aimoient de plus à ſe répandre au milieu des plaiſirs, & à ſe procurer une foule de voluptés étrangéres : voluptés où ils mêloient toujours quelque choſe de particulier qui les diſtinguoit. Les divers Royaumes qu'ils ſubjuguérent en aſſez peu de tems, les eſclaves qu'ils amenoient de toutes parts, un deſir curieux de s'immortaliſer

liſer, tout cela leur fit entreprendre des ouvrages extraordinaires : & ce qui met les peuples anciens fort au-deſſus des modernes, les leur fit achever. Le principal commerce qui attachoit les Egyptiens, & auquel chacun pouvoit librement s'intéreſſer, étoit celui d'Orient par la mer rouge. Et comme une infinité de canaux entrecoupoit l'Egypte & facilitoit la communication des grandes villes, devenuës par ce moyen acceſſibles & preſque de niveau les unes aux autres, le pays ſe fertiliſoit en peu de tems, & à peu de frais : deux avantages qui ſoûtiennent & font vivre le commerce. Par l'un, les marchandiſes ne courent point riſque de s'altérer ni de dépérir : par l'autre, elles ont un débit d'autant plus ſûr que tout le monde y prend part, que chacun peut s'en fournir aiſément.

Il n'y a point de Nation qui ait ſi bien ſçû que les Egyptiens, profiter de tous les avantages & de toutes les commodités, que préſente une grande riviére Ils avoient par-tout creuſé des canaux que le Nil rempliſſoit dans le tems de ſon inon-

da-

dation, & qui hâtoient le tranſport des marchandiſes les plus précieuſes, & des denrées néceſſaires à la vie. On ne voyoit auſſi par tout que bâtimens plats & que radeaux, qui alloient juſques dans les carriéres chercher les Obeliſques & les autres ouvrages de Sculpture, qu'on y avoit taillés. Ce qui augmente le prix des choſes, ce qui les rencherit, ce ſont les voitures par terre, dont les longueurs & les difficultés abſorbent ſouvent la valeur intrinſéque de ces choſes mêmes. On l'éprouve continuellement en France, où les grands chemins ſont ſi mal faits, ſi mal entretenus, ſi mal réparés, tant par la faute des Ingénieurs qui en ont le ſoin, que par celle des Intendans de Province qui n'y veillent point d'aſſez près, malgré les corvées dont ils ſurchagent les villages voiſins, & les contributions qu'ils en retirent, & qui apparemment s'employent à d'autres uſages.

Si les Chinois ſont véritablement Egyptiens d'origine, comme le conjecturent quelques Sçavans, & ce qui prévaut aux Sçavans, quelques hommes d'eſprit, on peut dire

dire qu'ils ne démentent point leurs Ancêtres, que même ils les surpassent de beaucoup. En effet, ils ont rendu, pour ainsi dire, tout leur pays navigable & d'un accès facile, en tirant des canaux de communication d'une riviére à l'autre, & en ménageant ces canaux avec tant d'industrie, qu'il n'y a presque aucune Ville ni même aucun Village où l'on ne puisse aller commodément, & par bateau. On voit d'ailleurs sur ces riviéres un peuple immense, actif, vivant de peu, qui ne s'étudie qu'au commerce, & qui rarement descend à terre. Et comme tout ce peuple n'a que des bateaux diversement figurés pour domaine & pour habitation, il arrive souvent que ces bateaux se réunissent & qu'ils forment des espéces de Villes, que les Chinois, attachés à une sorte de symmétrie, nomment Villes d'eau. Par leur moyen, toute la Nation est, pour ainsi dire, mise en mouvement; elle voyage, elle évite la paresse & l'oisiveté; elle ne trouve rien de difficile, dès qu'il se présente quelque profit à faire, ou quelque honneur à acquérir. Aussi le gouvernement de la Chine est-il le plus par-

parfait de tous ceux qu'on connoît aujourd'hui, le plus ſage, le moins tyrannique, le plus favorable au mérite & aux talens qui oſent paroître, celui en un mot où l'on travaille davantage à maintenir l'ordre public, à aſſurer la tranquillité & la fortune de chaque particulier.

Pour ce qui regarde les Phéniciens, on doit être ſurpris du degré de puiſſance où ils parvinrent ſi rapidement, quand on ſonge qu'ils n'occupoient qu'une liſiére ſur la côte d'Aſie, & qu'ils étoient environnés de Nations fortes & belliqueuſes, qui ne leur permettoient point de s'étendre. Mais cela même accrût leur hardieſſe & leur envie de paroître, & les porta à chercher ſur la mer un empire nouveau, & dont ils ne fuſſent redevables qu'à leur ſeul courage. Pleins de ces idées, ils profiterent habilement de tous les ports & de tous les havres qu'ils avoient ſur leurs côtes, & qui les dédommageoient avec uſure des bornes étroites de leur patrie. Cette application conſtante aux choſes de la Marine les a fait paſſer dans l'Antiquité pour les inventeurs de l'Arithmétique & de l'Aſtro-

tronomie, & encore pour ceux qui ont donné au commerce une forme ſenſée & judicieuſe, en l'épurant de toutes les fraudes & de tous les déguiſemens qui pouvoient l'altérer & le corrompre, en exerçant la double fonction de Guerriers & de Négocians.

Une autre loüange que méritent les Phéniciens, c'eſt qu'ils ont entrepris de longues & de périlleuſes Navigations, ſans avoir perſonne devant eux qui les guidât, perſonne qui leur tendit la main. On ne ſçauroit croire quel cas faiſoient les Anciens de ces hommes hardis & curieux, qui avoient beaucoup voyagé, tant par mer, que par terre, & qui rapportoient de leurs voyages milles choſes rares & intéreſſantes, la connoiſſance d'un monde nouveau. L'hiſtoire fabuleuſe ne manquoit point auſſi-tôt de dire qu'ils étoient deſcendus aux Enfers, & qu'ils avoient arraché les ſecrets des Dieux infernaux. Telles furent les Rélations qu'on fit courir ſur le compte d'Hercule, de Théſée & de Pirithoüs : Rélations que tous les grands Poëtes ont adoptées, ſans trop ſçavoir

peut-

peut-être ce qui les auroit occaſionnées. Si les Modernes ſe ſentoient le même goût pour les fictions, quel lieu n'auroient-ils pas de vanter ceux qui depuis le ſeiziéme ſiécle, ont parcouru les mers les plus éloignées & ont preſque fait le tour du monde ; un Ferdinand Magalhacus, appellé communément Magellan, un Chevalier François Drack, un Chevalier Thomas Cavendish, un Olivier Van-Noorth, enfin un Sebaſtien Cano, que l'Empereur Charles V. récompenſa d'une maniére ſi brillante, en lui donnant pour Armes un globe terreſtre avec ces mots ; *Primus me* (*c*) *circumdediſti ?* Ces illuſtres Navigateurs n'auroient-ils point été transformés en autant de Bacchus ou d'Hercules, en autant d'Argonautes ou de Tyndarides ?

Il y a apparence que le ſéjour forcé que fit

(*c*) On a remarqué qu'au lieu de *circumdediſti*, il devroit y avoir *circumviſti* ou *circumnavigaſti* : mais tant d'exactitude ne convenoit point à un ſi puiſſant Empereur. Le Muſicien qu'Alexandre le Grand vouloit reprendre ſur quelques fineſſes de ſon Art, lui répondit en riant. A Dieu ne plaiſe que vous ſçachiez ces choſes-là mieux que moi !

fit le peuple de Dieu parmi les Egyptiens, lui inſpira du penchant pour la navigation, & que ce penchant s'accrût encore par le voiſinage de Tyr & de la Phénicie. Car avec du goût & une forte envie de réuſſir, on ne manque point de s'approprier les établiſſemens utiles qu'on remarque chez ſes voiſins, & qui leur procurent des diſtinctions flateuſes. Et c'eſt en cela principalement que la jalouſie me paroît louable, qu'elle devient même une vertu. Les flottes de Salomon qui alloient à Ophir & à Tharſis, en rapportoient des richeſſes immenſes, des meubles, des ouvrages d'yvoire, des curioſités inconnues dans la Judée, & ſur-tout beaucoup d'or. Aucun Prince, quelque puiſſant & quelque riche qu'il ait été, n'a jamais raſſemblé autant de ce métal précieux que Salomon, (un ſeul voyage lui ayant valu quatre cens cinquante talens d'or,) & n'a porté la magnificence au point où elle étoit ſous ſon régne. Il ſeroit inutile d'entrer ici dans un détail épineux de critique, pour trouver quelle étoit la véritable ſituaſion d'Ophir & de Tharſis. Quelques Modernes s'imaginent que ces deux noms

en

en général ſignifient les deux parties de l'Amérique que ſépare l'Iſthme de Darien, & que le Roi Juif avoit été le précurſeur de Chriſtophle Colomb. Mais cette opinion n'a pas même ce qu'il lui faut de vraiſemblance, pour mériter d'être combattue. Tous les autres ſentimens ſe peuvent réduire à deux.

Le premier eſt celui de M. *Huet*, Evêque d'Avranches, qui a tâché de prouver, dans un long & pénible Diſcours, que les richeſſes de Salomon venoient de la côte Orientale d'Afrique, & ſur-tout du pays de Soffala, très-fertile en yvoire & en mines d'or. Le ſecond veut qu'on aille chercher dans les Indes, entre les deux preſqu'Iſles du Gange, Ophir & Tharſis : & ce qui rend ce ſentiment le plus vraiſemblable, c'eſt que tous les Auteurs prophanes conviennent, qu'il n'y avoit point autrefois de Commerce plus riche ni plus étendu, que le Commerce qui ſe faiſoit aux Indes, ſoit par la mer Rouge & le détroit de Babelmandel, ſoit par le golfe d'Arabie. On y trouvoit toutes les marchandiſes dont les Navires de Salomon revenoient chargés, & on les y

trouvoit en abondance, non-seulement par la nature & la fertilité du pays, mais encore par la générosité des habitans, qui se piquoient de prévenir tous les étrangers, & qui les attiroient obligeamment, en sçachant perdre à propos pour gagner ensuite davantage. Quoiqu'il en soit cependant de ces diverses conjectures, il me suffit ici de faire observer combien ce Prince tira d'avantages de la Navigation, combien il sçût agrandir & fortifier les ports d'Elath & d'Esiongeber si heureusement situés sur la mer Rouge, avec quelle adresse enfin & quels ménagemens il fit passer dans ces états une opulence qui seroit même aujourd'hui inconcevable. Tout cela lui fut nécessaire pour achever les superbes bâtimens qu'il destinoit à la Religion, & pour les parer de toutes les connoissances que l'Architecture avoit alors acquises, pour les orner de toutes les beautés que des mains mortelles pouvoient leur procurer.

Les Indes Orientales, pays le plus peuplé qui soit au monde après la Chine, furent long-tems l'objet de toutes les courses qu'entreprenoient les Anciens, de tout le

le commerce qui les occupoit. Et quel commerce pouvoit être plus utilement exercé, que celui dont profitoient d'une maniére presque égale & les vendeurs & les acheteurs! Les peuples attirés y couroient à l'envi les uns des autres, & à proportion de l'impatience, ou du talent qu'ils avoient de s'enrichir : & comme il paroît par le Periple de la mer Rouge d'*Arrien*, par plusieurs remarques de *Pline*, de *Solin* & de *Philostrate*, aucune route n'étoit alors ni plus connuë ni plus fréquentée. D'ailleurs, les Indes Orientales offroient les plus habiles & les plus industrieux de tous les Négocians, tels qu'ils sont encore aujourd'hui, tant pour connoître la valeur intrinséque de l'or & de l'argent, qu'ils regardent plûtôt comme marchandise, que comme monnoye, que pour faire toute sorte de calculs & presque en un clin-d'œil. Cependant un commerce si distingué s'affoiblit & diminua peu à peu, il vint même à s'éteindre tout-à-fait : & ce furent les Ptolomées, avides de gloire & de puissance, qui les renouvellerent dans la suite. Les marchands d'Alexandrie s'en saisirent aussi-tôt, & y envoyérent

chaque année des flottes considérables. Ces marchands étoient très-adroits, & très-fertiles en expédiens : ils sçavoient profiter de toutes les circonstances, qu'offre un hazard heureux. Les occasions de gain ménagées avec soin, & qui reviennent chaque jour, les obstacles du transport vaincus à propos, les correspondances multipliées, sont, pour ainsi dire, l'ame du commerce, & principalement du commerce maritime.

Sur les débris de l'ancienne ville de Tyr, & appuyée des instructions données par les Phéniciens, s'éleva Carthage, cette rivale de Rome si fiére & qui lui disputa si long-tems l'empire du monde. Rien ne fut plus prompt ni plus rapide que ses progrès sur mer, & ce qui en est ordinairement la suite, que son luxe & son audace. Vers la fin de la seconde guerre Punique, Carthage comptoit dans ses murs 700. 000. habitans, & plus de 300. villes en Afrique, même dont elle étoit la Métropole. Elle avoit envoyé des Colonies en Espagne, en Sicile, en Sardaigne; Colonies qui y étoient devenuës aussi nombreuses que puissantes. Ses vaisseaux

res-

reſpectés en tous lieux, faiſoient tous les jours des conquêtes nouvelles, & on croit même qu'ils pénétrérent juſques dans l'Amérique. Si ce fait eſt certain, comme d'habiles gens l'ont penſé, il y a apparence que les Carthaginois ne voulurent point profiter d'une pareille découverte, de peur qu'on ne vint à quitter l'ancienne patrie pour une nouvelle, perſuadés d'ailleurs que la puiſſance ne s'accroît point toutes les fois qu'elle s'étend. Mais auſſi leur défiance & leur politique les portérent unanimement à n'en point faire part aux autres nations. Peut-être que les Eſpagnols ſe ſeroient bien trouvés d'avoir ſuivi une ſi ſage conduite, qui ſupoſe que la principale force doit être toûjours dans le lieu de la principale domination. Ils n'auroient point, comme ils ont fait, dépeuplé leur pays, éparpillé des hommes (*d*) dont la ſûreté dépendoit

(*d*) Une obſervation importante qu'on a faite en Eſpagne, c'eſt qu'avant le régne de Ferdinand & d'Iſabelle, un ſimple ouvrier, un portefaix, ne gagnoit que cinq ſols par jour : il en gagne aujourd'hui trente pour le moins. Mais comme les denrées ne ſont point augmen-

doit de leur union : & pour acquérir une opulence imaginaire, en fouillant les mines & y cherchant des métaux dont l'avarice ne ſe raſſaſie jamais, ils n'auroient point négligé celle que la nature leur offroit chez eux, & à moins de frais. Nos anciens Juriſconſultes avoient raiſon de dire que *qui acquiert pays, & non force, ſe ruine, d'autant que ce pays acquis ne lui donne point d'hommes.*

L'utilité de la navigation étoit trop palpable & trop propre à frapper des eſprits attentifs, pour échapper aux Grecs. Ce peuple ſi induſtrieux, & qui ſçavoit ſi bien s'approprier les inventions d'autrui, ne pouvoit manquer de chercher à dominer ſur la mer. On ſçait quel grand nombre de vaiſſeaux la Gréce unie & animée à une vengeance commune, envoya contre Troye, & combien dès-lors elle étoit puiſſante tant par mer que par terre, combien elle étoit jalouſe de ſes droits, & in-

ca-

---

tées à proportion, il arrive de-là que le prix d'une ſeule journée donne de quoi vivre pendant trois ou quatre: ce qui entretient le menu peuple dans l'indolence & la pareſſe.

capable de ſouffrir une injure. Sans doute que par le privilége que lui donnoit la Poëſie, *Homere* a ſurfait & exagéré ; mais du moins eſt-il certain que dans leur origine même, les Grecs bâtiſſoient des vaiſſeaux & ſçavoient l'art de les conduire. A meſure que leur autorité croiſſoit, qu'ils devenoient plus forts & plus expérimentés dans la ſcience du Gouvernement, ils s'appliquoient auſſi avec plus d'ardeur & de vivacité aux choſes de la Marine. C'étoit parmi eux un mérite généralement répandu, & ils eurent plus d'une fois le bonheur de diſſiper ces flottes nombreuſes qui couvroient les mers, & qui ſe flattoient d'enchaîner les vents & les flots. Vainement la Perſe s'épuiſoit-elle en hommes & en navires, elle fut toujours repouſſée de la maniére la plus deſhonorante, juſqu'à ce que Cimon, Général de la flotte des Athéniens, impoſa au Grand Roi après une victoire ſignalée, la dure condition d'abandonner toutes les mers où navigeoient les Grecs, & de ne point approcher de leurs côtes plus près de trois journées. C'étoit-là agir avec hauteur, & parler d'un ton de maître.

On juge bien que vifs & entreprenans comme étoient les Grecs, ils n'omirent rien pour ſe conſerver une juſte ſupériorité ſur mer : ſupériorité qui les touchoit infiniment, & qui portoit leur réputation dans les pays les plus reculés. Des hommes ſi opiniâtres, ſi prévenus en leur faveur, aimoient encore plus à ſe faire connoître & à ſe faire admirer, qu'à s'acquérir des ſujets.

Un ſiécle avant la naiſſance d'Alexandre le Grand, Athénes & Lacédémone ſe diſputérent l'Empire des mers Egée & Jonienne. Ces deux rivales, de mœurs & de coûtumes ſi différentes, l'une remarquable par ſa politeſſe & ſon luxe, l'autre par la ſévérité de ſa diſcipline ; l'une qu'on aimoit davantage, & l'autre qu'on étoit forcé d'admirer, coururent ſouvent aux armes. Après des avantages & des pertes réciproques, Lacédémone prit cent quatre-vingt navires à ſon ennemie, l'aſſiégea dans les formes, & la contraignit de ſe rendre à diſcrétion. Athénes fut ainſi humiliée, & non abbatuë : elle rendit à Sparte dans la ſuite les mêmes rigueurs qu'elle en avoit reçûës.

Phi-

Philippe, Roi de Macédoine, qui avoit été mis en ôtage par ſon frere, d'abord en Illyrie, puis à Thebes, & qui naturellement vicieux, lorſqu'il pouvoit le paroître avec impunité, devenoit vertueux, lorſqu'il avoit intérêt de ſe montrer tel. Philippe, dis-je, démêla toutes les vûës & tous les projets des Grecs, & il en ſçût profiter. Auſſi capable de former un plan raiſonné de politique que de l'éxécuter; Ami quand il y trouvoit ſes avantages, Ennemi toujours impénétrable, Allié ſouvent faux & dangereux, il fit dès le commencement de ſon régne tous ſes efforts pour compoſer une Marine, & pour la faire valoir impérieuſement: & lorſque l'équité ne pouvoit colorer ſes entrepriſes, il appelloit à ſon ſecours la feinte & la diſſimulation. Le premier prétexte dont il ſe ſervoit pour armer, ce fut celui de chaſſer les Pirates, devenus inſolens par une longue ſuite de larcins heureux, & d'en nétoyer la mer Egée & celle d'Ionie. Mais bien-tôt il exerça lui-même ce métier auſſi honteux que lucratif, auſſi indigne d'un grand Prince, que propre à augmenter ſes finances: & les flatteurs qui ſuivoient ſa cour,

cour, qui étudioient tous ſes mouvemens, inventérent des raiſons pour lui en faire honneur. Car les Monarques à qui tout rit & que favoriſe la fortune, ne manquent point de ſe faire approuver. Quel mérite pour eux, que celui de réüſſir ! Ils confondent le ſuccès avec la Juſtice.

Alexandre le Grand qui dut être lui-même ébloüi de la rapidité de ſes victoires, & qui trouvoit par-tout de nouveaux ſujets de s'ébloüir encore davantage, ne laiſſa point de penſer que ſans une Marine, ſans un établiſſement fixe de commerce, ſes conquêtes lui devenoient inutiles & même ruineuſes ; qu'il pourroit bien prendre le titre de Héros, mais non celui de Souverain, qui ſuppoſe un homme utile, & attentif à procurer toutes ſortes d'avantages à ceux que la guerre lui a aſſujettis. C'eſt pourquoi ayant ruiné Tyr & fait trembler Carthage, il fonda Alexandrie pour être le Siége de la vaſte monarchie qu'il méditoit, pour ſervir comme d'un entrepos général au commerce, pour nouër enfin, ſi j'oſe ainſi parler, les diverſes parties de l'Univers. Rien n'étoit plus beau, rien n'étoit plus digne d'une

ne ſi grande ame, que le choix & la fondation d'Alexandrie. Cette ville étoit ſituée le plus heureuſement du monde: elle tenoit à tout, elle pouvoit ſans peine & ſans riſque envoyer par-tout. L'Egypte d'ailleurs paſſoit alors pour la plus riche, pour la plus fertile de toutes les contrées. Mais au milieu de tout ce que la fortune pouvoit offrir d'agréable & de brillant, mourût Alexandre, & avec lui s'anéantirent tous ſes projets, trop vaſtes pour qui n'étoit pas deſtiné à conquérir & à ſe ſoumettre l'Univers.

Celui de ſes Capitaines pourtant qui fut maître de l'Egypte, Homme curieux & d'un génie élevé, favoriſa l'établiſſement d'Alexandrie & la fit jouir de tous les droits & de tous les priviléges qu'elle méritoit. Il rouvrit enſuite la navigation des Indes interrompue depuis ſi longtems; & les facilités qu'il y apporta, l'eſpérance prochaine du gain, attirérent dans ſa Cour tout ce qu'il y avoit alors de plus fins Négocians & de plus habiles Navigateurs. Ce qui ne doit pas étonner. On ſçait par pluſieurs exemples modernes qu'auſſi-tôt que le commerce s'anime

(*e*) en quelque endroit, & qu'on ne le gêne point par des taxes arbitraires & des impoſitions ruineuſes, tous les étrangers s'y rendent en foule. Ils ſe preſſent à l'envi les uns des autres de prendre part aux profits naiſſans, & de ſemer, ſi j'oſe ainſi parler, en terre neuve ; au lieu que la marque preſque certaine de l'affoibliſſement du commerce & de la ruine d'un pays, eſt de voir que les habitans paſſent chez l'étranger, eux, qui n'abandonneroient point leur patrie, ſi les arts y étoient récompenſés, ſi la conſommation s'y ſoutenoit ſur un certain pié, ſi enfin le diſcrédit n'y étoit point univerſel.

Ce premier Roi d'Egypte, pour exciter de plus en plus le commerce dans ſes Etats, & pour empêcher qu'aucune autre Nation ne pût le lui ravir, fit tracer le plan

(*e*) Quand le Czar Pierre I. jetta les fondemens de Petersbourg, ni moins hardi, ni moins avide de gloire qu'Alexandre, il réſolut de porter cette ville à l'ancienne réputation d'Alexandrie, & il y attira tout ce qu'il pût trouver d'hommes de génie, de caractéres propres à ſeconder ſes deſſeins. Heureuſement pour ſa mémoire, que ſes ſucceſſeurs ont encore renchéri ſur ce qu'il avoit fait de grand & d'utile.

plan d'une Ville magnifique ſur la côte occidentale de la mer Rouge, afin de veiller lui-même ſur ſa Marine & d'entretenir les correſpondances qu'elle exige. Mais ce deſſein, que divers obſtacles traverſérent, ne fut exécuté qu'après ſa mort par Ptolomée Philadelphe, qui ſe hâta de donner à cette ville le nom de Berenice ſa Mere : & tout joignant étoit un port ſûr & à l'abri de l'inſulte, nommé Myos-Hormos, où venoient aborder les principales marchandiſes de l'Arabie, des Indes, de la Perſe, de l'Ethiopie. Ces marchandiſes étant déchargées, ſe tranſportoient à dos de chameau juſqu'à Coptos, où des officiers publics avoient ſoin de les embarquer ſur le Nil & de les conduire ſans aucun dommage à Alexandrie. Là ſe faiſoit un échange continuel, & de ce que l'Orient ſi riche envoyoit à l'Occident, & de ce que l'Occident rendoit à l'Orient, mais en bien moindre quantité. Comme ce double commerce demandoit des voituriers, des artiſans, des hommes de toute eſpéce, on avoit applani un chemin depuis Coptos juſqu'à la mer Rouge : & non ſeulement ce chemin étoit bordé par

un

un canal & par de grands réſervoirs d'eau douce, ménagés d'eſpace en eſpace, on y avoit encore conſtruit des magaſins & des hôtelleries pour la commodité de ceux qui ſervoient au tranſports des marchandiſes, qui alloient ſans ceſſe à Alexandrie, ou qui en revenoient. De plus, Ptolomée Philadelphe faiſoit naviger deux flottes nombreuſes, l'une dans la mer Rouge, & l'autre dans la Méditerranée, pour contenir les Pirates & mettre les Marchands à couvert de leurs ſurpriſes inopinées : ce qui marquoit en même-tems ſa puiſſance, la ſupériorité de ſon génie, ſon attention pour l'agrandiſſement de la fortune de ſes ſujets, eux, qui ne font preſque jamais ſur mer des pertes conſidérables que tout l'Etat ne s'en reſſente.

Outre les Ptolomées qui s'établirent en Egypte, les autres ſucceſſeurs d'Alexandre ne négligérent point la Navigation. Seleucus & Antigone, qu'une bagatelle rendit ennemis d'autant plus irréconciliables qu'ils avoient été liés d'une amitié plus étroite, armérent des flottes nombreuſes, & s'attaquérent mutuellement l'un l'autre. Le dernier eut un fils qui ſe

dif-

distingua par un esprit inventif & porté aux Méchaniques. Il imagina de nouveaux bâtimens à rames, de nouvelles machines pour la mer. Rien ne pouvoit lui résister, & son adresse ingénieuse à surmonter tous les obstacles, venoit à bout de ce qui paroissoit de plus rebelle, & de plus capable de lasser sa constance. On le regardoit aussi comme un homme invincible, ou du moins comme un homme, qui dans l'adversité même trouvoit des ressources, & renouvelloit de courage.

La Grece & l'Asie mineure partagées en plusieurs Royaumes, & presque toujours les armes à la main, eurent alternativement des Princes qui connurent le prix de la Marine & s'y distinguerent. Tels étoient Philippe & Persée son fils, Rois de Macedoine, Attale & Eumenes Rois de Pergame, Prusias Roi de Bythinie, Antiochus Roi de Syrie, & le partisan secret de tous les ennemis du peuple Romain, Nabis, & quelqu'autres Tyrans qui s'étoient fortifiés sur les côtes de la Grece. Mais ou ces Princes se détruisirent eux-mêmes par des motifs cachés de haine & de jalousie, ou ils succomberent tous en-

fin à la puiſſance Romaine. Quand on conſidére mûrement quels reſſorts elle faiſoit joüer, comme elle mêloit à la douceur, qui flatte, la ſévérité qui punit, on ne doit point être étonné que tout l'Univers, ou dompté par les armes, ou ſoumis par la crainte, ſoit venu lui rendre hommage. Les Romains par leur caractére devoient être les maîtres du monde, & ils le furent par leurs conquêtes & leurs victoires.

Cependant ils ne ſaiſirent bien tous les avantages que procure une grande force ſur la mer, qu'au commencement de la ſeconde guerre Punique. Ils n'y avoient donné juſqu'alors qu'une très-foible & très-legére attention, ſoit qu'ils ne fuſſent occupés qu'à étendre leurs Etats par terre, ſoit que les premiers malheurs qu'ils éprouverent ſur leurs côtes, les euſſent entiérement dégoûtés d'un métier où tout eſt péril, tout eſt hazard. Mais comme leur génie les portoit à ſoutenir perſévéramment ce qu'ils venoient une fois à reconnoître pour certain & inconteſtable, ils n'abandonnerent plus la Marine, dès qu'elle parût s'ajuſter avec leurs vûës & leurs intérêts; & l'on peut dire que c'eſt à Carthage

thage, dont le faſte & l'orgueil leur peſoient depuis ſi long-tems, qu'ils en eurent la principale obligation. Auſſi quand le Sénat de Rome prit enfin la triſte réſolution de détruire cette Ville juſqu'aux fondemens, voici le diſcours que le Conſul C. Marcius Figulus tint par ſon ordre aux Carthaginois. C'eſt la mer, c'eſt la puiſſance (*f*) » que vous y avez acquiſe, ce ſont les » tréſors que vous en retirez, qui hâtent » & précipitent votre perte : c'eſt la mer » qui vous a portés à envahir la Sardai- » gne, la Sicile, l'Eſpagne : c'eſt elle qui » vous a engagés à violer tous les Traités » de Paix, à piller nos Navires marchands, » & pour ôter la connoiſſance de vos cri- » mes, à noyer ceux qui les montoient : » enfin, c'eſt votre habileté ſur mer qui » vous a enhardis à ne rien reſpecter, &

(*f*) Quand preſque toute l'Europe ſe réunit en 1508. contre la République de Veniſe, & qu'elle s'engagea dans le fameux Traité qu'on nomma la Ligue de Cambray, on pouvoit à peu près tenir à cette République le même diſcours. Mais plus heureuſe ou plus habile que Carthage, elle trouva le moyen de diviſer une foule d'ennemis, & de faire tourner en ſa faveur ceux mêmes qui avoient d'abord paru ſouhaiter le plus ardemment ſa perte.

» à faire gloire d'une méchanceté que nous » n'étions pas encore en état ni en pou- » voir de punir ».

Je ne ſuivrai point ici toutes les expéditions que firent les Romains après les guerres Puniques, & où ils montrerent une capacité ſi étenduë pour la conduite de leurs armées, une préſence d'eſprit ſi nette dans les périls, une induſtrie ſi heureuſe à gagner les peuples & à ſe faire obéir avec affection de ceux qu'ils avoient aſſujettis par force. Je dirai ſeulement, que comme dans leurs entrepriſes ils tendoient toujours au grand, ils eurent ſoin d'avoir toujours ſur mer des flottes conſidérables, & de ne mettre à leur tête que des Capitaines expérimentés. L'amour de la gloire qui les animoit tous, leur fit d'abord regarder le Commerce comme quelque choſe de bas & d'indécent : *Quæſtus omnis*, s'écrioit un d'entr'eux, *Patribus indecorus viſus eſt.* Mais des ſentimens ſi rigides changerent peu à peu : & ces mêmes Romains, qui ſembloient ne vouloir vaincre que pour donner des exemples de probité, de déſintéreſſement, de modération, vainquirent encore pour ſe procurer les agrémens

&

& les commodités qui leur manquoient, pour parer l'Italie des dépoüilles & de l'opulence des autres Nations. La ruïne de Carthage qui fût achetée par des riviéres de ſang, ſoûmit à Rome tout le reſte de l'Afrique, qui lui devint d'un grand ſecours pour la traitte des blés : & l'embraſement de Corinthe qui arriva enſuite, acheva d'abbattre la Grece & de la jetter dans une ſervitude d'autant plus triſte, qu'elle avoit été plus long-tems accoutumée à commander. Pour ce qui regarde les conquêtes que les Romains firent en Aſie, elles leur valurent des richeſſes immenſes, peu connuës auparavant : & avec ces richeſſes, s'introduiſit à Rome & dans les principales Villes d'Italie un luxe curieux, une élégance recherchée qui ſe communiqua à tout, aux bâtimens, aux meubles, aux habits, aux jardins, aux apprêts de la bonne chere. L'amour du plaiſir, la pompe qui frappe les yeux, la magnificence, bannirent l'ancienne ſévérité des mœurs: & la Nation devenuë plus riche, plus polie, & plus voluptueuſe, dédaigna l'humble pauvreté de ſes Ancêtres, & ſe fit

(g) de nouveaux objets de vertu.

Tout plioit alors devant la puiſſance Romaine, & Mithridate qui oſa réſiſter d'abord avec aſſez de courage, enſuite par l'artifice & la fraude, ſuccomba lui-même & vit toutes ſes affaires aller en décadence, tant ſur mer, que ſur terre. Lucullus qui triompha de ce malheureux Prince, fit voir entr'autres dépoüilles qu'il lui avoit arrachées cent dix éperons de Galéres armés de cuivre. On ſçait que c'étoit-là ce qui faiſoit autrefois toute la force des Vaiſſeaux de guerre, ce qui les rendoit redoutables dans un combat: & comme ces éperons pouvoient facilement s'enlever, on les portoit le jour du triomphe devant le vainqueur, qui outre cela avoit pour couronne encore ſur la tête un cercle d'or, relevé de pluſieurs prouës & de pluſieurs poupes de galéres, entremêlées les unes avec les autres. Cette couronne ſe nom-

(g) *Remoto Carthaginis metu*, dit Velleius Paterculus, *ſublataque Imperii æmulâ, à Virtute deſcitum, ad vitia tranſcurſum: vetus diſciplina deſerta, nova inducta.* Tacite ajoute les traits ſuivans: *Paulatim diſceſſum ad delinimenta vitiorum, balnea, & Conviviorum elegantiam; idque apud imperitos humanitas vocatur.*

nommoit *Navale*, ou *Roſtrale*.

Mais au milieu de tant d'avantages & de tant de ſuccès, s'éleva dans le ſein même de la République une puiſſance maritime qui penſa lui porter le coup mortel. Cette puiſſance parut d'abord peu redoutable. Ce n'étoit qu'une poignée de matelots & de ſoldats échappés à la rigueur des Loix, & qui n'ayant d'autres reſſources que leur audace, d'autre retraite que des creux de rocher, d'autre eſpérance que la fuite, ſe mit à courir les mers & à piller les Navires marchands. Quand ces ſoldats & ces matelots réunis par hazard, avoient fait quelques priſes conſidérables, ils alloient auſſi-tôt ſe plonger dans toutes ſortes de plaiſirs honteux & faciles, & ils ne reparoiſſoient que lorſque leur butin étoit conſommé. Une vie ſi licencieuſe groſſit non-ſeulement leur nombre, mais elle attira encore parmi eux des gens de caractére, les uns trompés par la nouveauté, les autres accablés ſous le poids de leurs affaires domeſtiques. Il y eut même des Sénateurs & d'anciens Officiers, qui ſe chargerent de les conduire & de les diſcipliner. Ainſi ſe formoit une Répu-

blique d'un nouveau genre, qui avoit ſes loix & ſa police particuliere, qui entretenoit des liaiſons & des correſpondances en tous lieux, qui faiſoit ſouvent des deſcentes pour ravager la campagne & mettre les principales Villes à contribution. *Il ſembloit*, dit Plutarque, *que le métier de Pirate pour être heureux, en étoit devenu plus honorable.* Les querelles & les diviſions dont Rome ſouffroit au-dedans, l'empêcherent long-tems de remédier à des deſordres ſi fâcheux, & de pourvoir à la ſûreté des côtes de l'Italie. Mais quand le peuple s'apperçut que les convois de blé ne venoient plus de l'Egypte & de la Sicile, que les denrées néceſſaires à la vie montoient à des ſommes exceſſives, il ſe plaignit hautement, il cria. Pompée fût enfin chargé de terminer cette guerre dont les ſuites parurent dangereuſes, & qui, ſuivant l'expreſſion d'un Ancien, *rupto fœdere generis humani ſic maria bello quaſi tempeſtate præcluſerat*, & il y réuſſit d'autant mieux, que la proſpérité avoit rendu mols & lents ces mêmes Pirates, que l'indigence rendoit courageux : mais deux années d'adreſſe & de travail lui ſuffirent à peine.

peine. Ce fut sur la fin d'une guerre si désagréable, que Pompée répéta plusieurs fois ce qu'un illustre Grec avoit dit avant lui : *Qu'on est maître de la terre, lorsqu'on est maître de la mer.*

Jusqu'ici les Romains s'étoient tenus dans la Méditerranée ; & n'en étoient point sortis. Mais quand César eût le gouvernement des Gaules, ils oserent encore naviger sur l'Océan, & ils firent construire des Vaisseaux plus forts & plus massifs que ceux qu'ils avoient déja. Les nouveaux obstacles qu'ils rencontrerent, & que naturellement ils ne devoient point prévoir, loin de les rebuter, accrurent de beaucoup leur ardeur & leur curiosité. César ayant puni ceux de Vannes qui avoient assassiné ses Ambassadeurs, & ayant arrangé les autres affaires de son gouvernement, résolut de passer en Angleterre : ce qui devoit alors paroître une entreprise bien hardie. Car non-seulement ce païs n'étoit pas connu des Romains, mais à peine l'étoit-il des Gaulois eux-mêmes, qui ne faisoient que raser ses côtes pour acheter à la hâte quelques marchandises dont ils avoient besoin. Mais César possédoit à un degré supérieur

tout ce qui fait les Héros, le génie propre à former un grand deſſein, & le courage néceſſaire pour l'exécuter. Auſſi fut-il aſſez heureux, malgré tous les contretems qui lui ſurvinrent, de deſcendre en Angleterre, & d'obliger un peuple furieux de l'amour de la liberté, à payer des taxes & des impôts conſidérables aux Romains.

Les nouvelles connoiſſances que Céſar venoit d'acquérir dans les Gaules lui ſervirent extrêmement pendant les guerres civiles, qui le rappellérent en Italie. Il s'efforça toujours d'être le plus fort ſur la mer; il fit bâtir, & équipper pluſieurs navires ſemblables à ceux qu'il avoit vus chez les Gaulois; il ſe conforma aux réglemens, & aux ordres de bataille uſités dans leur Marine; il ſe ſervit même d'un artifice qu'il avoit remarqué parmi ceux de Vannes, qui étoient de faire peindre ſes vaiſſeaux en bleu, & de donner une couleur d'eau de mer aux voiles & aux autres manœuvres, afin qu'on ne pût les reconnoître: & par toutes ſes attentions, par ces différens ſtratagêmes, ils ne forma preſque aucun projet dont il ne vint à bout. Il ſembloit, à voir la promptitude & la vîteſſe avec leſquelles

quelles il faiſoit toutes ſes expéditions, que les vents ſouffloient à ſon gré & que les orages n'oſoient l'approcher. Tel eſt le ſort des gens heureux. J'appelle ainſi les gens pour qui les ſituations favorables ſe multiplient, & les circonſtances s'arrangent de maniere, que toutes leurs vûes & toutes leurs entrepriſes ont un plein ſuccès.

Après la mort de Céſar véritablement déplorable, Auguſte parvint à l'Empire, & malgré le peu de capacité qu'il avoit pour la guerre & la Marine, il remporta pluſieurs victoires avec le ſecours, & par l'expérience de ſes Généraux. Aucun Prince n'en eût jamais tant de beſoin que lui, quoiqu'ils en ayent tous aſſez. Il commença d'abord par ruiner entiérement les forces maritimes du jeune Pompée, qui vouloit en vain ſoutenir ce Grand, mais trop funeſte (*h*) nom. Il livra enſuite la bataille

(*h*) On rapporte de ce jeune Pompée qu'ayant fait un accord avec Antoine & Auguſte, il les invita à dîner dans ſa Galére. Pendant le feſtin, un de ſes affranchis vint lui dire à l'oreille : *Donnez l'ordre, Seigneur, je ferai pouſſer votre Galére au large. Maitre du ſort de tous vos Compétiteurs, il ne tient qu'à vous de vous élever à l'Empire.* Pompée reſta immobile, & n'oſa rien repliquer :

le d'Actium, qui mit à ſes pieds celui de ſes Rivaux qu'il devoit craindre, & qu'en effet il craignoit le plus. Une ſi grande victoire ne fut point imparfaite: elle donna lieu d'établir un ſyſtême de Marine qui dura pendant tout le régne d'Auguſte. Ce ſyſtême conſiſtoit à avoir toujours trois grandes eſcadres bien armées : l'une à Fréjus, dans la Gaule Narbonnoiſe, pour tenir en reſpect les côtes d'Eſpagne, & de cette partie de la Provence & du Languedoc que baigne la Méditerranée; l'autre au Cap de Miſéne, pour aſſurer la navigation de la mer baſſe ou d'Etrurie; la troiſiéme enfin à Ravenne pour aſſurer celle de la mer haute, connue aujourd'hui ſous le nom de mer Adriatique. Outre ces deux dernieres eſcadres, il y avoit encore au Cap de Miſéne, ainſi que l'a remarqué Vegece, & dans le port de Ravenne, un certain nombre de ſoldats toujours prêts à s'embarquer, & qu'on nommoit *Claſſiarii*. Leur métier étoit de ſervir ſur mer,

quer : l'entrepriſe étoit au-deſſus de ſes forces. Il faut & pour les grands crimes & pour les grandes vertus, plus d'étoffe que les hommes n'en ont ordinairement.

mer, & on les y exerçoit continuellement. Tibére qui en montant sur le trône, affectoit de dire, *Solam Divi Augusti mentem tantæ molis capacem esse*, suivît quelque tems les routes qu'avoit applani son Prédéceſſeur. Auſſi lui adroiſſoit-on les paroles ſuivantes, moins pour le louer d'avoir juſques-là bien agi, que pour l'exciter à mieux agir encore dans la ſuite : *Penes te Hominum Deorumque conſenſus Maris ac Terræ regimen eſſe voluit.* Mais par un ſort trop ordinaire, il ſe démentit rapidement, & s'oublia lui-même. Les derniéres années de ſa vie répondirent très-mal aux premiéres. Quand les Souverains ne ſont point jaloux ni curieux de ſoutenir les établiſſemens commencés ſous les régnes antérieurs, bientôt ces établiſſemens dégénérent, ils languiſſent enſuite, & tombent à la fin dans une eſpéce d'anéantiſſement.

Auguſte arma encore des vaiſſeaux pour faire de nouvelles découvertes en Afrique vers l'Equateur, d'autres pour étudier les côtes de l'Europe juſqu'aux frontiéres de la Cherſonéſe Cimbrique, d'autres enfin pour remonter les fleuves & les riviéres dont

dont on ne connoiſſoit que les embouchures : & les navires employés à ces ſortes de courſes & d'expéditions s'appelloient *Naves Luſoriæ* ou *Luſuriæ*. En un mot, les Romains n'avoient jamais entrepris tant de navigations périlleuſes & importantes, que ſous le régne d'Auguſte. Cet Empereur qui effaça par ſes vertus & ſes bienfaits les cruautés commiſes pendant le Triumvirat, avoit ſoin d'envoyer dans les Provinces éloignées des hommes adroits & circonſpects, qui lui rendoient un compte ſincére & détaillé (*i*) de tout ce qui s'y paſſoit. Mais à ſa mort, l'Empire s'ébranla, ſes fondemens ſe ruinérent peu à peu : & la plûpart des Princes qui prirent ſa place, les uns par le droit de la naiſſance, les autres par la fraude & l'injuſtice, les autres par la faveur & les révoltes ſubites des ſoldats, n'eurent plus aucun goût pour la Marine comme pour toutes les autres choſes utiles, & l'abandonnérent inſenſiblement. Auſſi ne peut-on

(*i*) L'Empereur Conſtantin qui, à l'exemple d'Auguſte, eût toujours dans les Provinces de ces ſortes d'eſpions honorables, les nommoit *ſes Curieux*.

on presque en rien dire qui soit lié, ni qui paroisse la suite d'un gouvernement sensé & réfléchi : l'histoire manque. On ne trouve que des expéditions hazardées, où il entroit de l'humeur & du caprice, plutôt qu'un vrai courage ou une juste envie de soutenir la dignité du nom Romain.

Voici cependant deux traits remarquables, qui ne doivent point m'échapper. Le premier regarde l'Empereur Claude Neron, qui fit bâtir à l'entrée du port d'Ostie un môle aussi superbe que massif, défendu par deux jettées qui s'avançoient dans la mer, & fondé sur une grosse flutte chargée de maçonnerie, qu'on y avoit coulée à fond. Avant lui, ce port n'étoit qu'une rade ouverte & peu sûre, où à peine les vaisseaux avoient-ils jetté l'ancre, qu'il falloit les décharger par le moyen de plusieurs petits bâtimens plats, qu'on faisoit ensuite remonter le Tybre : manœuvre qui causoit beaucoup de pertes & d'avaries, quelquefois même des naufrages, lorsque le vent venoit tout d'un coup à changer. Ce môle ainsi élevé par Claude Neron, pouvoit être mis en paralelle avec le Phare d'Alexandrie, qui avoit mérité à juste

titre

titre l'inſcription ſuivante : *Le Roi Ptolemée aux Dieux Sauveurs, pour l'avantage de ceux qui vont ſur mer.*

Le ſecond trait regarde l'Empereur Trajan, qui ſe plût à augmenter & à embellir le port d'Ancone, juſqu'à en faire une des merveilles du monde. Autour de ce port régnoit de grandes galeries, où les Négocians & les Etrangers ſe raſſembloient pour parler de leurs affaires, pour étaler les marchandiſes qu'ils vouloient vendre. Il y avoit un peu au-deſſous des quais ſolidement conſtruits, & revêtus de parapets de marbre. On deſcendoit par d'amples & de larges eſcaliers juſqu'au niveau de la mer, & les navires y venoient preſque s'attacher à des colonnes également diſtantes les unes des autres, & qui portoient ſur leurs ſommets les différentes figures des Dieux marins. Les Médailles de Trajan ſont encore foi de cette magnificence, que les curieux auroient bien de la peine à retrouver dans les villes maritimes, qui ſont aujourd'hui les plus diſtinguées, qu'on admire davantage. Quel exemple que celui d'un ſi ſage Empereur, qui au lieu de perdre des ſommes conſidéra-

dérables ou à bâtir des palais ou à orner des jardins de plaiſance, aimoit mieux les employer à des travaux publics & avantageux pour ſes ſujets, à un port de mer! Il en fut auſſi récompenſé de la maniere la plus glorieuſe. Car à tous ceux qui montérent après ſa mort ſur le thrône des Céſars, on ne ſouhaittoit que ces deux choſes: qu'ils euſſent la fortune d'Auguſte & la bonté de Trajan.

SECONDE PARTIE.

APrès avoir ainſi parlé de tant de Nations différentes, dont il ne reſte aujourd'hui qu'un ſouvenir vague & interrompu, je vais parler maintenant de ce qui nous touche & nous regarde de plus près, je veux dire de notre Marine. Mais auparavant il me ſemble à propos d'avertir que la plûpart des Etats de l'Europe s'attribuent la ſouveraineté des mers dont leurs côtes ſont baignées, & veulent en exclure les autres (*a*) peuples. Pour la France, incapable de ſe permettre à un telle vanité, elle a toujours joui du droit de faire naviger ſes vaiſſeaux dans toutes les mers : & le Roi de Dannemarc ayant oſé en 1637. troubler quelques bâtimens François qui faiſoient la pêche des Baleines vers Spitzberg,

(*a*) Pour ſe perſuader ſans retour que rien n'eſt plus frivole, ni plus mal fondé, que ces ſortes de prérentions, il faut lire deux ouvrages excellens compoſés ſur cette matiére : l'un par le ſçavant Hugues Grotius ſous le titre de *Mare Liberum*, & l autre par Theodore Graſwinckel Avocat fiſcal des domaines des Etats de Hollande, ſous le titre de *Maris Liberi vindiciæ*.

berg, Louis XIII. lui fit déclarer par le Comte d'Avaux ſon Ambaſſadeur, *que toutes les mers étoient ouvertes à ſes ſujets, & qu'il ſçauroit les maintenir dans une poſſeſſion dont perſonne ne devoit douter.* Et c'eſt ce que les anciens Juriſconſultes avoient établi, comme un des premiers principes du droit des gens. *Mare commune omnium eſt*, diſoient-ils, *& litora, ſicut aër, & eſt ſæpiſſime reſcriptum, non poſſe quem piſcari prohiberi.*

Louis XIV. a pouſſé encore plus loin ſon autorité, & il l'a fait valoir non ſeulement pour ſes ſujets, mais encore pour ſes alliés. Car le Roi d'Angleterre Charles II. voulant inquiéter les Hollandois & même les François ſur la pêche que faiſoient les uns & les autres dans la Manche & au long des côtes de Flandres, Louis XIV. chargea en 1661. le Comte d'Eſtrades ſon ambaſſadeur à Londres de lui dire, *qu'il avoit tort d'étendre la défenſe de la pêche au préjudice du Droit commun qui en donne la liberté à tout le monde ; qu'outre l'intérêt qu'il y avoit pour ſes ſujets, il ne pouvoit ſe défendre de donner la main en cette rencontre aux Hollandois ſes alliés ni*

leur refuſer ſon entremiſe, ayant des forces maritimes ſi puiſſantes que perſonne au monde ne lui pouvoit faire obſtacle. Voilà de quel ton s'exprime un Prince, qui guidé par d'utiles conſeils, a ſçu ſe rendre ſupérieur en vaiſſeaux & redoutable ſur mer.

Les Gaulois qui habitoient le long des côtes de l'Océan & aux embouchures des grands fleuves, & dont les terres par cette raiſon s'appelloient *Ripuaires*, avoient trop de commodités, trop d'Iles, de Caps, de Promontoires, de Ports & de Havres à leur diſpoſition, &, ſi j'oſe ainſi parler, ſous leurs mains, pour n'en point profiter : & comme ils étoient naturellement impétueux, avides de changer de demeure, peu capables de ſe rabaiſſer aux occupations domeſtiques, ils s'adonnérent preſque tous à la Marine. Auſſi leur réputation étoit-elle de ce côté là ſolidement établie : nulle contrée ne leur paroiſſoit difficile à envahir, dès que leurs vaiſſeaux y pouvoient aborder. Et ſi les Romains les ſubjuguérent par terre, leur ravirent leurs droits & leur priviléges, ils n'eurent que rarement ſur eux de l'avantage par mer. Encore leur fallut-il pour cela des hazards favora-

favorables, de ces événemens imprévûs qui déconcertent & la valeur & la prudence. » Chez les Gaulois, remarque un illuſtre » Prélat du Ve. ſiécle, chaque matelot » eſt auſſi adroit & auſſi entendu que les » meilleurs pilotes des autres Nations. Il » n'y a point au monde d'ennemis plus » formidables, ni plus craints ſur la mer, » que ces Gaulois. Toujours ſur leurs gardes & toujours promts à attaquer, on » ne peut preſque point les ſurprendre. S'il » faut venir à un abordage, ils ont plûtôt » ſauté dans le navire ennemi, plûtôt renverſé ceux qui oſent leur reſiſter, qu'on » ne s'attendoit à les voir. S'ils chaſſent un » vaiſſeau, quelque bon voilier qu'il ſoit, » ils le prennent infailliblement. S'ils ſont » obligés de ſe retirer, ils manœuvrent avec » tant d'adreſſe qu'on ne peut leur reprocher la honte de fuir. En un mot, fermes au milieu des tempêtes, ſçachant y » prendre toutes les meſures néceſſaires, » on croiroit qu'ils ſe ſont familiariſés avec » les vents & les orages, avec la mort » même ». N'eſt-ce point là un portrait de notre Marine, telle qu'elle étoit ſous un Abraham du Queſne, ſous un Maréchal de

Tourville, sous un Nesmond, sous un Pointis, sous un Chevalier Jean Barth, sous un Coëtlogon, sous un du Gué-Troüin.

La réputation des Gaulois subsista longtems par le courage qu'ils témoignoient en toutes rencontres, plus encore par leurs courses & leurs irruptions soudaines, qui les rendoient infiniment redoutables à leurs ennemis, aux peuples maritimes. Outre la navigation, ils s'attachoient à la pêche avec une espéce de fureur, & ils recherchoient ce qu'on nomme encore aujourd'hui des monstres marins. Ils polissoient ensuite leurs dents, comme faisoient aussi les Anglois, & ils les employoient à orner les poignées de leurs haches & de leurs épées. C'étoit là une des parures, qui les flattoit davantage. *Præcipua viris gloria*, dit Solin, *est in armorum nitelâ.*

Pour les Empereurs Romains qui régnerent avant Constantin, ils n'eurent, comme je l'ai déjà dit, qu'une très médiocre attention à faire fleurir leur Marine. Aussi Marc Aurele Antonin, le plus sincere d'entr'eux, & sans doute le plus honnête homme, avoüoit-il ingénûment *se quidem mundi Dominum esse, Legem autem maris*, qu'il

qu'il étoit le maître de la terre, mais que l'art & l'induſtrie l'étoient de la mer. C'eſt en effet le ſeul ſens qu'on puiſſe donner au terme *Legem*. Depuis Conſtantin, les Empereurs affoiblis furent ſouvent expoſés à la valeur & même aux inſultes des Gaulois, qui ſont nommés Pirates dans la plûpart des Panégyriques, qu'on leur adreſſoit alors. *Eventu temeritatis oſtenderunt Galli nihil eſſe clauſum piraticæ deſperationi, quò navigiis pateret acceſſus.* Mais il y a apparence qu'on cherchoit à décréditer ces Gaulois, qui n'étoient à proprement parler, ni corſaires ni écumeurs de mer, mais qui dans l'occaſion ſçavoient attaquer & ſe défendre courageuſement, qui aimoient à acquérir de nouveaux Etats.

Les Romains perdirent ſous le régne de Clovis tout ce qu'ils poſſédoient dans les Gaules; délivrées enfin d'un joug ſi long & ſi rigoureux. Ce jeune conquérant, toujours ſuivi de la victoire, mais non toujours ſcrupuleux obſervateur de la juſtice, fonda un grand Empire, celui que les François ont depuis rendu ſi conſidérable & ſi ſupérieur aux autres, un empire, dis-je, dont il dût les commencemens &

à la fermeté & à ſon courage. Tout ſe décidoit alors par de grandes batailles : & Clovis ne manqua point de ſe tenir à la tête de ſes troupes, vivant militairement avec ſes Capitaines & ſes *Freres d'armes*. Il n'y eût par conſéquent, ſous la premiere race de nos Rois, aucun beſoin de Marine : & s'il ſe faiſoit alors quelque commerce, ce n'étoit que de Cap en Cap, d'Anſe en Anſe, & cela encore avec de très petits & de très foibles vaiſſeaux. On s'étoit déſacoutumé de naviger au loin.

Au commencement de la ſeconde race, la France ſe trouva inquiétée ſur l'Océan par les courſes des Anglois & des Danois, & ſur la Méditerrannée par celles des Sarraſins : guerres d'autant plus dangereuſes & plus funeſtes, que ces peuples exerçoient mille barbaries & laiſſoient par tout des traces de leur férocité. Tant de déſordres qui renaiſſoient chaque jour, engagerent Charlemagne à ſe faire rendre compte de l'état où ſe trouvoient les ports du Royaume, à ordonner qu'on nettoyât les anciens (*b*) & qu'on en ouvrit de nou-

(*b* Plutarque rapporte que la premiere choſe que fit

nouveaux. Il s'attacha enſuite, à force de bienfaits, tout ce qu'il pût trouver de gens expérimentés ſur mer, & il ſe ſervit de leur miniſtére pour bâtir un grand nombre de vaiſſeaux, qui devoient être en tout tems équippés & armés. Et comme il s'appercevoit de plus en plus de la néceſſité d'un pareil établiſſement, & qu'il jugeoit que tout le repos & toute la dignité de l'Etat en dépendoient, il entreprit pluſieurs voyages pour reconnoître les choſes de ſes propres yeux, & pour empêcher que des Miniſtres infidelles ou peu éclairés ne le trahiſſent. Ainſi ce grand Homme faiſoit lui-même les fonctions d'Amiral dans toute l'étenduë de ſon royaume, & il preſcrivit à ſes ſucceſſeurs de les faire avec la même exactitude (*c*) de deux en deux ans.

fit Jules Céſar après la bataille de Pharſale, ce fût de viſiter les côtes d'Italie, & de les défendre par de bonnes digues. Il eut ſoin de plus qu'on bâtit à l'embouchure du Tibre des magaſins & d'autres édifices pour la commodité des marchands & des étrangers, qui venoient à Rome. C'eſt ainſi que dans tous les ſiécles les grands perſonnages ont à peu près les mêmes vûës, les mêmes penſées, les mêmes deſſeins.

(*c*) On dit qu'Ebgar ou Edgar Roi d'Angletere avoit toujours une flotte conſidérable, ſuperbement équipée & armée,

Mais il ne paroît pas que cette ordonnance ait jamais été trop ſuivie. Louis le jeune eſt peut-être le ſeul de nos Rois qui s'en ſoit reſſouvenu, & qui ait pris quelques meſures, ſur tout en 1102. pour la renouveller. Mais les malheurs dont tout ſon régne fut terni, encore plus ſon inconſtance naturelle, ne lui permirent point d'y mettre la derniere main.

Sans entrer dans les avantages que cette ordonnance pourroit produire, ſi elle étoit bien exécutée, je ne rapporterai ici qu'un trait de la vie de Saint Louis. Ce Prince ayant pris la Croix par un zéle inconſidéré, & allant s'embarquer à Marſeille, trouva que pluſieurs Seigneurs empêchoient la navigation du Rhône, par les droits & les péages qu'ils y avoient établis. Mécontent de cette eſpéce de trafic qui dégénéroit en tyrannie, il le défendit ſous des peines rigoureuſes : & comme un de ces Seigneurs oſoit ſous différens prétextes reſiſter à ſa volonté, il commanda auſſi-

qu'il diviſoit en trois eſcadres, & que tous les ans il s'embarquoit ſur une de ces eſcadres pour faire le tour de ſon Ile.

auſſi-tôt qu'on démolit ſon château, & le força honteuſement de donner caution que dans la ſuite il ne gêneroit plus le commerce. Cet exemple de ſévérité ſiéoit ſans doute à un Roi, qui dans ſes voyages ne ſongeoit qu'à être utile, qui s'informoit des abus & des concuſſions en vuë de les corriger. Les Romains ſe plaignoient que leurs Empereurs ne ſortoient jamais de la capitale, que pour accabler les Provinces: ils auroient tenu un autre langage, ſi ces Empereurs avoient voyagé comme Saint Louis.

Pour revenir à Charlemagne, je dirai qu'il fixa à Boulogne ſon principal établiſſement de Marine, & qu'il y releva l'ancien phare (*d*) que le tems avoit détruit.

Il

(*d*) Le fanal que fit conſtruire Ptolomée Philadelphe dans la petite ile appellée *Pharos*, près d'Alexandrie, eſt ce qui a donné le nom à tous les autres. Il y a aujourd'hui un très grand nombre de ces fanaux ou phares répandus ſur les côtes de l'Europe, & qui s'entretiennent même en tems de guerre pour l'utilité commune des navigateurs. On les établit de deux manieres différentes. Les uns reſſemblent à de grandes lanternes entourées de carreaux de vitre, ou de feuilles de talc bien minces. Au milieu de ces lanternes, on place pluſieurs lampes de cuivre qui s'allument à l'entrée de la nuit. Les autres ſont de véritables rechauds de fer, dans leſquels on brûle du

Il alla encore plus loin, & pour ménager une espéce de communication sur toutes les côtes de son Royaume, il fit bâtir de distance en distance de petites tours où il y avoit la nuit des sentinelles, qui se répondoient les unes aux autres. Ces sentinelles étoient détachées des corps de garde, qui défendoient l'approche des côtes & veilloient de tout leur pouvoir aux descentes, que les étrangers se proposoient souvent d'y faire. Sur cela, le Moine de Saint Gal qui a composé la vie de Charlemagne, raconte quelque chose d'assez curieux, & qui auroit l'air d'une prédiction, si les Rois sçavoient prédire l'avenir. » Un jour, dit-il, que ce Prince se trou- » voit dans une ville maritime de Langue- » doc, il apperçut d'une des fenêtres de » son Palais plusieurs navires qui venoient » de conserve & sembloient vouloir jetter » du monde à terre. On fut quelque tems » en doute sur la qualité de ces navires, » & sur la manœuvre qu'on leur voyoit faire

---

du charbon de terre, le plus épais & le plus sulfureux qu'on peut trouver. Ces derniers réussissent le mieux : les autres sont trop sujets à se noircir, & n'éclairent bientôt plus.

» faire. Les uns les prenoient pour des vaiſ-
» ſeaux qui venoient d'Afrique, les au-
» tres pour des marchands Anglois, les
» autres enfin pour des Juifs. Charlemagne
» fût le ſeul qui aſſura conſtamment que
» c'étoient des Corſaires ſortis du Nord,
» & que leurs vaiſſeaux cachoient plus d'ar-
» mes que de marchandiſes : ce qui fut
» peu après confirmé par les chaloupes,
» qu'on avoit envoyées à la découverte.
» Ces Corſaires voyant ſur le rivage tant
» de concours & de mouvemens, ſe dou-
» térent bien que le Maître y étoit, & un
» Maître trop attentif pour ſe laiſſer enta-
» mer : ils prirent auſſi-tôt le large. Le Roi
» cependant avoit les yeux toujours atta-
» chés ſur la mer, & il laiſſa couler quel-
» ques pleurs. Puis ſe tournant vers ceux
» qui en étoient ſurpris, il leur parla en ces
» termes : s'ils ont la hardieſſe de menacer
» ainſi de mon vivant les côtes du Royau-
» me, que n'oſeront-ils pas après ma
» mort » ? Eſpèce de Prophétie qui ne fut malheureuſement que trop vraye, que trop bien accomplie dans la ſuite.

Un autre deſſein encore avantageux à la Marine, que forma Charlemagne devenu Empe-

Empereur, ce fut de joindre le Danube au Rhin & de frayer ainſi un paſſage de l'Océan à la mer noire. Rien n'étoit plus grand que ce deſſein, rien ne devoit être plus utile à l'Allemagne : pays immenſe & très-abondant, mais où faute de commerce & d'argent il n'y a preſque point d'induſtrie. Charlemangne employa à cet ouvrage pluſieurs Architectes & pluſieurs Ingénieurs, qui ſondérent le terrain & tracérent un canal, dont on aſſure qu'il ſe voyoit encore quelques veſtiges au commencement du dernier ſiécle. Il eſt bon de remarquer ici que ſous tous les régnes un peu forts & un peu éclairés, on a travaillé en France à rendre les rivieres navigables, & a joindre enſemble l'Océan & la Mediterrannée. C'eſt là, à mon avis, une époque qui fait beaucoup d'honneur à ces régnes. François I. entreprit quelque choſe de ſemblable, après qu'il eût rompu les liens qui le retenoient en Eſpagne : mais on n'étoit pas encore de ſon tems aſſez habile en ce qui regarde la conduite des eaux & les grands nivellemens, pour y réuſſir. Cet ouvrage ſembloit réſervé à Louis XIV. qui en a favoriſé tant d'autres également utiles, & dignes

gnes de lui. Je dois avouer cependant que le premier projet du canal de Languedoc fut conçu sous les regards du Cardinal de Richelieu, qui le fit examiner avec une précision infinie (*e*) avant que de l'agréer. Le nom de ce Ministre se trouve sûrement à la tête de presque tout ce qui a été exécuté depuis sa mort, & à la gloire & à l'avantage de la Nation.

La vie des grands Hommes n'est pas assez longue pour l'accomplissement de leurs projets, & d'ordinaire ceux qui les remplacent, ne leur ressemblent point. Charlemangne laissa un fils qui ne sentit jamais quel thrône il occupoit, & qui employa la Religion qu'il ne connoissoit point, à se faire un mérite de plusieurs pratiques basses & superstitieuses que la Religion elle-même condamne. Ses autres successeurs n'eurent ni plus de talens, ni plus d'élévation d'esprit, ni plus de bonheur à la guerre. Tout languissoit, tout se ruinoit entre

(*e*) Voyez l'Avis présenté au Cardinal de Richelieu en 1633. pour la jonction de la mer Océane avec la Mediterrannée, par Et.. Richot Ingénieur du Roi & Ant. Baudan Maître des ouvrages Royaux dans le Languedoc. Cet Avis fut imprimé la même année.

entre leurs mains : les travaux que Charlemagne n'avoit pu qu'ébaucher, s'interrompirent, reſtérent imparfaits. Dans cette défaillance générale de l'Etat, les courſes des Barbares recommencérent. Le Nord jetta hors de ſon ſein des peuples entiers, qui s'embarquoient ſur des flottes tumultuairement aſſemblées, & qui attaquoient la France de toutes parts. Les uns s'y introduiſirent par la Seine, & la (*f*) Loire : les autres allérent chercher le détroit de Gibraltar, & remontérent le Rhône juſqu'à Valence. Le meurtre & l'effroi marchoient devant eux, & le peu de réſiſtance qu'ils avoient trouvé ſur les côtes, les rendit encore plus fiers & plus audacieux. En vain les Rois héritiers du ſceptre de Charlemagne, rendoient-ils coup ſur coup des ordonnance ſéveres, pour recommander la garde des côtes & obliger les peuples maritimes à veiller à la défenſe commune. Il arri-

(*f*) On croit que pluſieurs de ces Barbares s'habitué-rent à l'embouchure de cette riviere, d'où ils ſe répandirent enſuite dans le pays de Guerande & dans le Diocèſe de Vannes. Auſſi la langue Celtique qu'on y parle, eſt-elle toute remplie d'expreſſions étrangeres, qui ſemblent venir de l'ancien Saxon, & qui ne ſont point d'uſage dans tout le reſte de la baſſe Bretagne.

arrivoit à ces Princes ce qui arrive à tout Gouvernement énervé & affoibli : les ordonnances ſe multiplioient & rien n'étoit exécuté ; on faiſoit des réglemens utiles, & perſonne n'obéiſſoit. Il falut enfin s'accommoder avec des ennemis ſi redoutables, ſe ſoumettre à toutes les conditions qu'ils voulurent bien impoſer, & leur céder une des plus belles provinces du Royaume, la Normandie, pour mettre tout le reſte à couvert de leurs pillages & de leurs inſultes. Ces nouveaux hôtes ne firent pas dans la ſuite moins d'honneur à la Patrie, que les anciens Habitans. Je remarquerai même qu'ils ſoutinrent par pluſieurs conquêtes, tant en Italie, que dans la Gréce, leur premiere réputation : conquête cependant où il y avoit toujours je ne ſai quoi d'avanturier.

Les choſes s'étant pliées de cette maniére, on oublia tout-à-fait la Marine en France, & on ne recommença d'y ſonger que lorſque par un entraînement inconnu, & par une eſpéce d'inſpiration ſoudaine, les Rois, les Princes, les Eccleſiaſtiques, le peuple, ſe dévoüerent au voyage de la Terre-Sainte. On fût alors obligé de ſe

ſervir des Vénitiens, des Génois & des Caſtillans, & de leur emprunter à grand prix des vaiſſeaux : ce qui retardoit les expéditions & empêchoit d'y mettre une certaine activité, ſans quoi toutes les affaires & principalement celles de mer réuſſiſſent mal.

Je coulerai ici legérement ſur les ſuites déplorables qu'eurent les Croiſades : entrepriſes véritablement funeſtes, & où les moyens qu'on employa pour les exécuter, ne répondirent jamais au motif qui leur avoit donné naiſſance ; où l'on s'engageoit par un zéle noble de Religion, & où ce zéle étoit à chaque inſtant démenti par une conduite toute oppoſée ; où l'on ne parloit que de vertus, & où l'on ſe deshonoroit au milieu de toutes ſortes de vices. Le grand nombre de perſonnes de diſtinction qui paſſoient les mers, le train & les équipages dont elles avoient beſoin, tirerent un peu nos Rois de l'aſſoupiſſement où ils étoient ſur la Marine. Eux-mêmes, contre toutes les loix de la politique, quittoient leur Royaume pour aller chercher des avantures périlleuſes, & delivrer les Lieux-Saints de la tyrannie des

Infi-

Infidelles : ce qui ne pouvoit être que l'effet d'un Fanatiſme outré. On conſtruiſit alors par leurs ordres quelques navires à Marſeille, on en raſſembla d'autres ſur les côtes de Provence & de Languedoc, on ſe ſervit même pour cela de maniéres dures & violentes en ôtant aux particuliers les bâtimens qui leur appartenoient, & en ſuſpendant tout commerce. Mais des armemens faits ainſi ſans choix & ſans préparation, ne pouvoient guéres avoir de ſuccès. Le hazard ſeul décidoit & du nombre des vaiſſeaux, & de la maniére de les agréer, & de la route qu'il falloit tenir : tous défauts inſéparables d'un gouvernement où l'on ne vit, pour ainſi dire, que du jour au jour. De là vinrent tant de relâches inutiles, tant de projets avortés, tant de naufrages. Le plus remarquable de tout fut celui de Philippe le Hardi. Après avoir vu devant la ville de Tunis la peſte dévorer preſque toute l'armée Françoiſe, & ſon pere même, l'intrépide Saint Louis, en expirer, il ne ſongea plus qu'à ſon retour. Il choiſit pour cela ceux de ſes vaiſſeaux qu'il croyoit les meilleurs voiliers, & ordonna au reſte de ſon armée

navale de le ſuivre ſans délai. Les commencemens furent aſſez heureux, & peu de jours après ſon départ le Roi aborda en Sicile. Mais à peine eût-il mit pied à terre, qu'il ſurvint un orage furieux qui cauſa deux effets bien différens. Le premier fût de repouſſer en pleine mer les navires déja arrivés dans le port, & le ſecond de jetter avec violence ſur la côte ceux qui s'en trouvoient encore fort loin : ce qui les fit s'entrechoquer les uns avec les autres, & en ſubmergea le plus grand nombre. Là finit le goût qui avoit duré ſi long-tems & d'une façon ſi particuliere, pour (*g*) les Croiſades.

Ce fût pendant le cours de ces guerres de Religion que s'établit une charge inconnuë juſqu'à lors, celle d'Amiral. Comme

(*g*) On ſe reſſouvient dans la Marine de deux coups de vent terribles, arrivés en 1688. & 1735. Le premier ſe nomme encore aujourd'hui le coup de vent de Mr. de Mortemar, qui le reçût au commencement de Septembre, par le travers du Cap Siciey à l'extrémité du Golfe de Lion : & les vaiſſeaux qu'il commandoit, quoique ſans voiles, & ſeulement à mâts & à cordes : furent comme tranſportés dans le Golfe de Palme en Sardaigne. Le ſecond coup de vent ſe fit ſentir le 9. Janvier 1735. & cauſa des dommages infinis dans toute l'Europe.

me il n'y avoit perſonne dans le Royaume qui fut capable de la remplir, on la donna d'abord à des étrangers. Tels furent ſous ſaint Louis Hugues Lartaire & Jacques de Levant, tous deux Genois : tels furent encore des Eſpagnols, & même des Anglois. Mais ce qui étoit au commencement la récompenſe des travaux maritimes, devint dans la ſuite l'objet de l'ambition des plus grands Seigneurs, qui ſe contentérent de poſſéder ce qu'ils ne pouvoient point exercer, faute de connoiſſances & de pratique.

Quoique le titre d'Amiral (*h*) ne fut reçû en France que ſous Saint Loüis, il paroît cependant qu'il y avoit quelque officier ſous Philippe Auguſte, qui faiſoit à peu près les mêmes fonctions. C'eſt ce qu'on peut recueillir de du Tillet dans ſa

(*h*) Comme la Guyenne, la Provence & la Bretagne n'étoient point alors ſous la domination Françoiſe, les Gouverneurs de ces trois Provinces prirent eux-mêmes les noms d'Amiraux. Cet exemple autoriſa divers Seigneurs qui avoient des terres aux bords de la mer, d'en faire autant. Ils ſe dirent au mépris de l'autorité Royale, *Amiraux Patrimoniaux*, & s'attribuérent des droits exceſſifs tant ſur la pêche, que ſur le commerce. Toutes ces uſurpations ont été abolies depuis un ſiécle & demi.

Chronique abregée de nos Rois. *Philippe*, dit-il, *voyant la peſte s'augmenter en ſon camp, laiſſa la plus grande partie de ſon armée ſous la charge de Eudes, Duc de Bourgogne : & avec Rufin Volte Genevois, ſon Général de l'armée navale, après qu'il eût viſité le Pape à Rome, s'en revint en France, où il arriva environ Noël.* Ce départ précipité du Roi, où il entroit une ſecrette jalouſie contre les autres Princes croiſés, lui fût infiniment ſalutaire : car il y a apparence qu'il y auroit péri avec le reſte de ſes troupes. Si Philippe Auguſte eût été ſuſceptible de preſſentiment, il en avoit une occaſion aſſez plauſible en partant de France. Le tonnerre tomba cinq fois dans un même jour ſur ſa flotte, & les vaiſſeaux qui en furent frappés, ſe trouvoient les plus proches du ſien.

Pendant que tout le Royaume étoit en mouvement & ne reſpiroit que la guerre ſainte, on y fit encore quelques armemens en faveur de la Maiſon d'Anjou, que les Papes avoient enrichie des Couronnes de Naples & de Sicile, dans la perſonne de Charles I. frere de Saint Loüis. Mais ces armemens furent auſſi malheureux qu'ils pou-

pouvoient l'être, par le peu d'expérience & l'indocilité des Généraux, qui ne ſçavoient prendre aucunes meſures : & la Maiſon d'Anjou que ſes imprudences ont rendu ſi célébre, ne garda pas long-tems les deux couronnes qu'elle ne poſſédoit en effet que par une vaine libéralité des Papes, & ſans aucun droit légitime.

Aux croiſades ſuccédérent les longues & importunes querelles des François avec les Anglois : ſur quoi je ferai les deux réflexions ſuivantes. La premiére, c'eſt que Loüis le jeune ayant épouſé Alienore ou Eleonore héritiére du Duc de Guyenne, crut être dans la ſuite obligé de la répudier, & il lui rendit ſes Etats (*i*) contre toutes les regles de la politique. Pour ſe venger d'un ſi ſenſible affront (car de quoi n'eſt point capable une femme choquée) elle épouſa le Roi d'Angleterre & lui ouvrit en France une libre entrée, qu'il n'au-

(*i*) Marc Aurele Antonin qui étoit Empereur du chef de ſa femme, fit cette réponſe à ceux qui lui conſeilloient de la répudier à cauſe de ſes horribles déréglemens : *Si dimittamus uxorem, reddamus & dotem.* Machiavel trouvoit cette réponſe plus dévote que convenable à un Empereur, devenu par ſa qualité le Juge d'une indigne femme.

roit jamais euë ſans l'imprudence de Louis le jeune, dont l'eſprit foible & bigot ſe prêtoit à toutes ſortes de ſuperſtitions, & obligea enfin l'héritiére de Guyenne, en demandant la diſſolution de ſon mariage, à dire qu'elle avoit compté prendre un Roi & non un Moine. La ſeconde, c'eſt que Guillaume le bâtard ne s'étant mis en poſſeſſion de ſon nouveau Royaume que par le ſecours de Philippe I. Roi de France, & de Baudoüin le Comte de Flandres, il auroit dû leur en témoigner une éternelle reconnoiſſance. Mais le vaſſal heureux & favoriſé, ce qui n'eſt que trop ordinaire, oublia ſes bienfaiteurs : il rougit de leur devoir la couronne, & il tranſmit à ſes ſucceſſeurs des ſemences d'averſion & de haine, qui dans la ſuite germérent de plus en plus. Ce ne furent d'abord que menaces, que traités ſecrets, que défis d'un Royaume à l'autre. Mais la guerre s'enſuivit bien-tôt, & la guerre la plus ſanglante (*k*) que les François & les Anglois ayent jamais eſſuyée.

Com-

(*k*) Un de nos Hiſtoriens la compare juſtement pour ſa longueur & ſon opiniâtreté, à celle que ſe ſont fait autrefois

Comme ils s'attaquoient les uns les autres ſans aucun ménagement, & qu'ils cherchoient toutes les occaſions de ſe nuire, il y eût entr'eux pluſieurs combats de mer, qui par leur durée demanderent des manœuvres aſſez fines. Les deux plus conſidérables furent celui de Bayonne ſous Philippe le Bel, & celui de l'Ecluze où Philippe de Valois perdit toute l'élite de ſa flotte, en partie par la meſintelligence de ſes officiers, & en partie parce qu'ils ne ſçurent point ſe conſerver l'avantage du vent. Un malheur qu'avoient les François en ces ſortes d'occaſions, ainſi que le remarque le Cardinal d'Oſſat, c'eſt que *nos anciens Rois n'ayant tenu aucun compte de la Marine, quoiqu'ils euſſent un ſi beau & ſi grand Royaume, flanqué de deux mers quaſi tout de ſon long*, on fut obligé de ſe ſervir de vaiſſeaux étrangers qui n'obéïſſoient qu'a-

trefois les Romains & les Carthaginois, & qui aboutit enfin à la ruine entiére des derniers. Froiſſard remarque que les Anglois étoient ſi follement animés, que pluſieurs Gentils-hommes avoient couvert de drap noir un de leurs yeux, par je ne ſçai quel vœu qu'ils avoient fait de ne jamais regarder de cet œil, qu'ils ne ſe fuſſent ſignalés par quelque exploit mémorable contre la France.

vec lenteur & répugnance. Il eſt vrai que les Anglois n'en bâtiſſoient point encore chez eux, & qu'ils tiroient les leurs de Veniſe, de Gênes, de Hambourg & de Dantzic: ce qui ne ceſſa entiérement que ſous le regne d'Elizabeth. Mais apparemment que les François étoient alors ou moins habiles dans les expéditions de mer, ou moins heureux que les Anglois. Du reſte, ces deux peuples montroient une égale valeur, une égale témérité, & ils étoient de dignes rivaux les uns des autres. Pour ce qui regarde les combats qui ſe donnerent par terre, ils furent tous extrêmement meurtriers, mais ce que l'hiſtoire a cru devoir remarquer, c'eſt que ceux qui remportoient la victoire, qui reſtoient maîtres du champ de bataille, n'étoient pas toûjours ceux qui méritoient de vaincre. Tantôt par impatience & faute de précautions, comme à Créci, tantôt par une fierté vaine qui dédaignoit l'ennemi, comme à Poitiers, la France ſe plongea dans une ſuite de malheurs & de diſgraces qui penſa tout bouleverſer.

Charles V. dit *le ſage* répara, quoiqu'il n'eût d'autres reſſources que lui-même, tout

tout ce qu'il pût réparer. Ferme au milieu des plus grandes tempêtes, ſe roidiſſant contre les difficultés, il convainquit toute l'Europe qu'avec du courage & une certaine force de génie, on pouvoit s'oppoſer aux plus grands revers, on pouvoit ſe mettre au-deſſus. Mais ce qu'il apprit parfaitement, & ce qu'il regarda comme un des grands principes de l'art de régner, c'eſt que pour arrêter les efforts des Anglois, il falloit être le plus puiſſant ſur la mer. Ce Prince mit auſſi tout en œuvre pour entretenir une flotte, & pour avoir à ſa diſpoſition celle des Caſtillans, qui étoit alors très-nombreuſe. En quoi il fut heureuſement ſecondé par Jean de Vienne, Seigneur de Couci, qui poſſédoit la charge d'Amiral de France & qui l'exerçoit d'une maniére ſi ſupérieure, qu'elle l'avoit mis de niveau avec le Connetable. Il répétoit ſouvent au Roi ſon Maître une maxime, dont l'avoit convaincu ſa longue expérience, c'eſt que les Anglois ne ſont jamais plus foibles ni plus aiſés à vaincre, que chez eux-mêmes. Cette maxime ne devroit point être oubliée.

Le ſucceſſeur de Charles V. tombé en démen-

démence & hors d'état de ſe conduire lui-même, ne pût ſoutenir ce qui avoit été fait pour la Marine. Elle ſe ruïna d'autant plus vîte, que le Royaume déja affoibli par l'incapacité du Maître, étoit encore déchiré par les brigues & les violences des Maiſons de Bourgogne & d'Orleans. D'ailleurs, les Anglois s'étoient introduits & fortifiés dans le cœur de la France : & aucune autorité, aucun pouvoir, ne ſembloit capable de les en chaſſer ni de leur faire abandonner des conquêtes ſi rapidement établies. Il fallût une longue ſuite d'événemens bizarres & extraordinaires, une prétenduë Pucelle, une épée trouvée dans un tombeau, & qui apparemment y avoit été miſe exprès pour changer la face des choſes & pour faire rentrer Charles VII. dans ſa capitale. Les tems étoient ſi orageux, les eſprits ſi échauffés, le Roi lui-même avoit encore ſi peu de puiſſance, que c'étoit bien aſſez pour un retour de fortune que de chercher à s'affermir ſur le thrône, ſans ſonger à de nouveaux projets. Malheureux le Royaume tombé en décadence, qui reçoit des injures & ſouffre des affronts, ſans être en état de prendre

dre sur le champ sa revenche ! *Et Dieu, Sire*, disoit le Maréchal d'Aumont à Henri III. *le pis est que tant plus nous ployons, tant plus on nous met le pied sur le ventre. Faites nous combattre & mourir pour votre service, ou nous chassés d'auprès de vous.*

L'envie de s'emparer des richesses d'Italie, jointe à des conseils peu prudens & peu mesurés, engagea (*l*) Charles VIII. Louis XII. & François I. à faire valoir leurs prétentions sur le Duché de Milan, & le Royaume de Naples. La guerre que ces trois Princes y portéreut, sans doute avec trop de précipitation, leur promit d'abord un succès heureux : mais elle les trompa dans la suite, & leur fit connoître que *quoique l'Italie ait été souvent engraissée du sang François*, comme le disoit du Plessis-Mornay, *jamais les Lys n'y ont*

(*l*) Philippe de Comines blâme en plusieurs occasions le voyage que Charles VIII. fit en Italie. *L'entreprise*, dit-il, *sembloit à tous gens sages & expérimentés très dangereuse. Car le Roi étoit très jeune, foible personne, peu accompagné de sages gens, ni de bons chefs, & sans argent.* Les principaux Conseillers qu'il avoit à sa suite, ou, comme les appelloit Etienne Pasquier, *ses mignons apprentifs en guerre*, étoient Guillaume Briconnet Evêque de saint Malo, & Jean de Vert Senechal de Beaucaire.

ont pu bien fleurir. Ils remarquerent de plus que c'étoit une néceſſité indiſpenſable, que d'avoir des vaiſſeaux toujours prêts à prendre la mer. Comme ces Princes ſe trouvoient dans une diſette imprévuë, ils eurent recours à la République de Genes, & ils prirent encore d'autorité les navires qui ſervoient aux marchands de Provence, & de Biſcaye. Il n'y avoit alors dans tout le Royaume aucun arſenal de Marine.

Louis XII. s'étant bientôt apperçu que les troupes ſouffroient infiniment dans ces ſortes de paſſages, & qu'elles diminuoient peu à peu par l'avarice & la jalouſie des étrangers, obligea les principales villes du Royaume à lui former une flotte & à l'entretenir pendant les tems de guerre. Paris fut compris dans cette taxe pour un bâtiment de 800. tonneaux: ce qui mit toute la ville en allarme. Le Prevôt des Marchands & les Echevins allerent ſe jetter aux pieds du Roi, qui touché de leurs plaintes & naturellement porté à la douceur, ſe contenta d'un bâtiment de 400. Les autres villes diſpoſées par cet exemple à une prompte obéiſſance, contribuerent à pro-

por-

portion de la Capitale.

Il y a apparence qu'on auroit dès lors travaillé sérieusement à établir une Marine, sans les troubles qui survinrent & qui partagérent la France en plusieurs factions d'autant plus animées l'une contre l'autre, qu'un zéle furieux & mal entendu les faisoit agir. Tous les esprits (*m*) étoient tournés à la guerre : & sous prétexte de religion, sous une fausse apparence de bien public, on ne respiroit que pillages, que meurtres & qu'incendies.

La maison de Guise cherchoit à s'attribuer toute l'autorité, & à supplanter celles de Châtillon & de Montmorenci, prêtes tou-

(*m*) Pour avoir une idée précise de l'état où se trouvoit alors la Marine, il suffit de rapporter les paroles suivantes tirées de l'instruction secrette que Philippe II. Roi d'Espagne, nommé par distinction *Dom Philippe el prudente*, laissa en mourant à Philippe III. son fils. Ne vous laissez point entamer, lui disoit-il, sur la Navigation des deux Indes. La sûreté de vos Etats, votre propre réputation en dépendent. La France ne doit vous causer aucun ombrage : déchirée au dedans & impuissante au dehors, elle néglige trop les affaires de la mer. Mais défiez-vous des Anglois, craignez les rebelles des Païs-bas, Eux seuls ont le pouvoir & une inclination persévérante de vous nuire. Joints ensemble, ils peuvent mettre plus de 150. vaisseaux en mer.

toutes les trois à sacrifier les égards les plus imposans à l'envie de dominer. J'avouërai cependant que malgré la difficulté des tems & le desordre des affaires, on rendit alors deux ordonnances sur les détails généraux de la Marine, tels à peu prés qu'ils pouvoient être connus. L'une fût donnée à Amboise par Charles IX. en 1562. & l'autre à Paris par Henri III. en 1584. Mais ces ordonnances marquoient plus le besoin qu'on avoit d'une Marine, qu'elles n'indiquoient les moyens de l'établir : & je croirois volontiers que M. de Villeroy, Sécrétaire d'Etat, y faisoit allusion, lorsqu'entretenant familiérement Henri IV. il lui disoit que *les Rois ses prédécesseurs dans les plus grandes confusions, avoient toujours fait les Rois, qu'il étoit tems que jaloux des respects dûs à la Majesté du thrône, il parlât lui-même, écrivît & commandât en Roi.*

Mais par une suite de disgraces qui s'enchaînérent les unes aux autres, tout l'Etat se perdit sous Henri III. & *comme sa nature*, dit d'Aubigné, *étoit molle, délicate & lubrique, son esprit & son courage foibles, ravallés, impatiens de peine, tou-*

toutes ſes complexions inégales, trop baſſes pour être guerrieres, il ſe tourna de tout point aux danſes & voluptés effeminées, que peut apporter une longue paix.

Après la réduction de Paris, & les exemples mémorables de clémence & de bonté que donna Henri IV. il fixa ſes yeux ſur la navigation & le commerce, dont il ſentoit aſſez l'importance par les ſecours généreux qu'il avoit reçus de la Reine d'Angleterre. Un pareil exemple (*n*) l'enhardit, & il donna ordre au Préſident Jeannin, qui paſſoit auprès des Etats Généraux en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire, de prendre ſur cela de juſtes éclairciſſemens & d'amener avec lui quelques Officiers de la Marine, qui euſſent fait des Voyages de long cours. Perſonne certainement n'y étoit plus propre, que ce ſage Ambaſſadeur : & l'on voit dans le recueil imprimé de ſes Négociations, une partie des meſures qu'il avoit priſes. La

(*n*) Ces ſecours furent dans la ſuite chérement payés. L'Angleterre ne fit que trop ſentir à la France ſa ſupériorité ſur mer. *Cui plus licet quam par eſt, plus vult quam licet.*

foibleſſe de la France étoit alors ſi grande, qu'elle n'oſoit ſe reſſentir des affronts qu'on lui faiſoit ſans aucun ménagement.

Maximilien de Bethune, Duc de Sulli, en rapporte un dans ſes Œconomies Royales & Politiques, dont il fut le ſujet & le témoin. S'étant rendu à Calais avec des inſtructions ſecrettes pour paſſer en Angleterre, il s'adreſſa à M. de Vic Gouverneur de cette place & Vice-Amiral de France, & il s'embarqua ſur ſon Vaiſſeau qui portoit pavillon au grand mât. A peine y fut-il monté, qu'il apperçut deux flûtes qu'on envoyoit par diſtinction au-devant de lui, & qui s'offrirent de le mener juſqu'à Londres. Mais ces flûtes ne voulurent point le recevoir, que M. de Vic n'eut auparavant baiſſé ſon pavillon, & *qu'il n'eut rendu*, comme le diſoient les Officiers Anglois, *à celui du Roi leur Maître, l'honneur qui eſt dû au ſouverain des mers.* La circonſtance du tems & la néceſſité des affaires obligerent & l'Ambaſſadeur & le Vice-Amiral de ſubir une loi ſi dure, ſi injuſte, ſi humiliante, ainſi que M. le Comte d'Eſtrades le ſçut bien reprocher en 1662. à Charles II. & au Chancelier Hyde ſon premier Miniſtre.

Ce

Ce reproche étoit occasionné par une lettre du 25. Janvier de la même année, que lui écrivit Loüis XIV. & qui étoit conçuë dans les termes les plus forts. " Ni le » Roi d'Angleterre, disoit ce grand Prince, » ni ceux dont il prend conseil, ne me con- » noissent pas encore bien, quand ils pren- » nent avec moi des voyes de hauteur & » d'une certaine fermeté qui sent la menace. » Je ne connois puissance sous le Ciel, qui » soit capable de me faire avancer un pas » par un chemin de cette sorte: & il me » peut bien arriver du mal, mais non pas » une impression de crainte. Je pensois » avoir gagné dans le monde qu'on eût » meilleure opinion de moi : mais je me » console en ce que peut-être n'est-ce qu'à » Londres qu'on fait de si faux jugemens. » C'est à moi à faire par ma conduite qu'ils » ne demeurent pas long-tems en de sem- » blables erreurs..... Cependant il est vrai » que rien ne m'est plus indifférent, parce » que je prétens mettre bien-tôt mes for- » ces de mer en tel état, que les Anglois » tiendront à grace que je veuille bien alors » entendre à quelques tempéramens..... » Après tout, rien ne m'est à l'égard d'un

» point d'honneur, où je croirois la répu-
» tation de ma couronne tant soit peu
» blessée : car en pareil cas, bien loin de
» me soucier ni me mettre en peine de
» tout ce qui peut arriver, je serai tou-
» jours prêt de hazarder mes propres Etats,
» plutôt que de commetrre la moindre foi-
» blesse, qui ternit la gloire, où je vise en
» toutes choses, comme au principal ob-
» jet de toutes mes actions ». C'est-là pen-
ser & parler en Roi.

La disette de Navires où se trouvoit Henri IV. & qui même étoit si grande, que le Cardinal de Richelieu ne fit point de difficulté de dire à Loüis XIII. que le feu Roi son Pere n'avoit pas un seul Vaisseau à sa disposition : cette disette, dis-je, enhardit le Grand Duc Ferdinand à s'attribuer la domination de la mer Méditerrannée, & à retenir malgré la foi des Traités, les Iles d'If & de Pomegue dont il s'étoit emparé pendant le feu des guerres civiles, & par l'imprudence du Gouverneur qu'une partie de plaisir avoit attiré à Marseille. Personne sur les côtes de Languedoc & de Provence, n'osoit arrêter ses courses ni ses ravages : l'ennemi triomphoit

de

de notre foibleſſe. On fut enfin obligé de recourir à la voye de la négociation, & d'y faire même entrer le ſaint Siége comme Médiateur. Le Cardinal d'Oſſat en parle fort au long dans une de ſes Lettres, lui qui malgré la Pourpre dont ont l'avoit revêtu, ſe piquoit d'être exactement François. » Je ſouhaiterois, dit-il, que le Roi, » ſi nous avons la paix, employât à la » confection d'un bon nombre de Galé- » res à Marſeille & à Toulon la ſomme » qu'il auroit dépenſée en un, deux ou » trois mois de guerre: qui ſeroit une cho- » ſe de grande ſureté, commodité, orne- » ment & réputation à la Couronne de » France; & mettroit fin à la honte que » c'eſt à un ſi grand Royaume, flanqué » de deux mers, de n'avoir de quoi ſe » défendre par mer contre les Pirates & » Corſaires, tant s'en faut que contre les » Princes » *Je ſuis très-étonné*, ajoute le même Cardinal dans une autre Lettre, *de voir la France ſi dépourvuë de vaiſſeaux, là où je vois que ces petits Princes d'Italie, encore que la plûpart d'eux n'ayent qu'un pouce de mer chacun, ont néanmoins chacun ſes Galéres & ſon Arcenal naval.*

Le grand Duc rompit une seconde fois avec Henri IV. & se jetta dans le parti des Espagnols, moins par inclination, que par crainte : & comme le Roi chargea le Marquis d'Alincourt de lui en faire des reproches, l'Italien (*o*) répondit sans se déconcerter : *Toute la faute est du côté du Roi votre maître. S'il avoit eu seulement quarante Galères au port de Marseille, je me serois bien donné de garde d'agir comme j'ai fait.* On peut appliquer ici la maxime de Louis XI. cité dans le *Rosier des guerres*, & que tous les Princes devroient avoir présente à l'esprit. » Art & sagesse » vaut plus que puissance. Car il advient » souvent que pour montrer ses banniéres » ou ses gens en bon ordre, peu de gens » ont souvent épouvanté & fait fuir leurs » ennemis ».

Mais le tems approchoit où un génie créa-

(*o*) Le Roi de Portugal en 1704. fit à peu près la même réponse au Marquis de Châteauneuf, Ambassadeur de France. *Si votre Maître*, lui dit-il, *avoit fait croiser une escadre de trente vaisseaux entre Lisbonne & Setubal, comme nous en étions convenus, je ne me serois jamais détaché de ses intérêts.* Voy. la lettre du Roi de Portugal au Pape Clément XI.

créateur, du petit nombre (*p*) de ceux qui ont mérité ce titre, devoit paroître en France : on voit bien que je veux ici parler du Cardinal de Richelieu, dont la prévoyance & l'activité embraſſoient toutes les parties de l'Etat, s'étendoient à tous ſes beſoins. *Je promis au Roi*, dit-il lui-même dans ſon Teſtament Politique, *d'employer toute mon induſtrie & toute l'autorité qu'il lui plaiſoit me donner, pour ruiner le parti Huguenot, rabaiſſer l'orgueil des Grands, réduire ſes ſujets en leur devoir, & relever ſon nom dans les Nations étrangères au point où il devoit être.* Il commença dès-lors à jetter, non point au hazard, mais avec une pleine connoiſſance, les fondemens d'une Marine. Tout ce qu'elle offre d'avantageux, tout ce qu'elle apporte de ſupériorité, il l'avoit connu & démêlé au ſiége de la Rochelle qu'il conduiſit preſque lui-même par les reſſources de ſon

 eſprit,

(*p*) Qu'on me permette de comparer au Cardinal de Richelieu, un homme qui l'auroit ſans doute égalé, *ſi proſpera fata tuliſſent* : c'eſt le Cardinal Alberoni. Il avoit reſſuſcité la Marine d'Eſpagne : mais ſa diſgrace lui porta le coup mortel. Elle n'a fait depuis que languir.

eſprit, en qualité d'Ingénieur : & ce qui ſe paſſa ſous ſes propres yeux à la deſcente des Anglois dans l'Ile de Ré, acheva de le convaincre combien cette Marine étoit néceſſaire à la France. Auſſi, pendant tout le cours de ſon miniſtére, fit-il raſſembler des bois de conſtruction, bâtir des magaſins, & acheter un grand nombre de vaiſſeaux : & l'on peut dire que ſi d'un côté il ſongeoit à rabaiſſer le faſte de la Maiſon d'Autriche, il vouloit de l'autre partager avec les Anglois l'empire de la mer, & même ſe l'attribuer quelque jour.

La charge de Grand-Maître, chef & ſurintendant général de la Navigation & Commerce de France, dont il fut pourvu en 1626. ſur la démiſſion du Duc de Montmorenci : cette charge, dis-je, lui procura les moyens d'exécuter la plus grande partie de ce qu'il avoit arrangé dans ſon cabinet, & lui tranſporta tous les honneurs, toutes les prérogatives de la Marine. Un des premiers uſages qu'il en fit, au grand étonnement de toute la Cour, ce fut d'attaquer le Duc d'Epernon, qui en qualité de Seigneur de la terre de Candale, prétendoit s'approprier les épa-

épaves & les dépouilles des vaiſſeaux, que la mer apportoit ſur la côte de Medoc. Le Cardinal d'autant plus ſupérieur aux autres hommes qu'il ne le craignoit point, revendiqua ce droit, ſur tout à l'occaſion de deux Carraques Portugaiſes qui revenant de Goa échouérent ſur cette même côte en 1627. Le vieux Duc, alors Gouverneur de Guyenne & de Bourdeaux, réſiſta quelque tems : mais il fallut enfin que *le plus fier de tous les Gaſcons, & le plus Gaſcon de tous les hommes*, cédât à une autorité qui ſurpaſſoit la ſienne. Le droit d'Amirauté lui fut ôté, & réuni à la Couronne.

Un homme d'eſprit qui s'étoit beaucoup intrigué à la Cour de Louis XIII. nous apprend que ce Cardinal recevoit avec bonté toutes les propoſitions qu'on lui faiſoit au ſujet du Commerce, qu'il excitoit les principaux marchands du Royaume à voyager dans les pays étrangers & à recueillir tout ce que les Arts y ont de curieux, les induſtries particuliéres de caché; que de plus il avoit fait venir à ſes fraix pluſieurs riches Négocians, un Nicolas Witte d'Alcmaër en Hollande, un Fran-

çois Billoty de Bruxelles, un Jean du Meurier ſieur de Saint Remi de Redon en Bretagne, & avec leſquels il aimoit à ſe retirer & à s'entretenir des heures entiéres. Là, il peſoit les forces du Royaume: il entroit dans les calculs les plus embarraſſans, & les détails le plus laborieux: il cherchoit les moyens de ſe paſſer des Manufactures étrangéres, & de les naturaliſer en France. On dit même qu'il vouloit établir une commpagnie générale de Commerce ſous le titre de *la Nacelle de Saint Pierre Fleurdeliſée*. Cette compagnie auroit eu des comptoirs & des entrepos dans les principales villes du Royaume, & elle ſe ſeroit chargée d'y faire entrer toutes les marchandiſes qui nous manquent, & que produiſent les régions les plus éloignées. Un de ſes premiers articles portoit que toutes perſonnes de quelque rang & de quelque condition qu'elles fuſſent, pouvoient y prendre part & faire ſous ſes ordres le Commerce de mer, ſans craindre pour cela de déroger à Nobleſſe, ni de ſoufffrir (*q*) aucun reproche. N'eſt-il pas

(*q*) Ce titre paroîtra ſans doute extraordinaire à ceux qui

pas étonnant que l'Art de détruire les hommes reléve, & que celui de les conſerver, celui de leur procurer tout ce qui leur eſt néceſſaire ſoit pour la commodité de la vie, ſoit pour l'agrément, aviliſſe ?

Le promt ſuccès dont furent accompapagnés les premiers deſſeins du Cardinal de Richelieu, à la grande ſurpriſe de ceux même qu'il y avoit employés, fit connoître de quoi la France ſeroit capable, quand elle viendroit à étaler toute ſon adreſſe & à déplier toutes ſes forces ; quand elle feroit ſortir de Breſt & de Toulon des Flottes entiéres, ſuperbement équippées & commandées par des Officiers expérimentés ; quand ſes vaiſſeaux répandus dans l'Océan & la Méditerrannée, établiroient par tout le reſpect que mérite le Pavillon blanc ; quand pour punir des traîtres & des audacieux, elle enverroit bombarder Génes & Alger, & porter la terreur juſqu'au milieu de l'Afrique ; quand enfin elle

qui ignorent que, dans les meilleurs projets du Cardinal de Richelieu, il y avoit toujours quelque choſe de romaneſque. Témoin ſon attachement pour les piéces, de théatre, & les noms pleins de faſte qu'il ſe plaiſoit à leur donner.

elle réſiſteroit ſeule aux flottes combinées de tous ſes ennemis. A l'égard du Pavillon blanc qu'arborent les Vaiſſeaux du Roi, on peut dire de lui ce que diſoit Henri IV. à la bataille d'Yvri : *Si vos Cornettes vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc. Vous le trouverez toujours au chemin de la victoire & de l'honneur.*

Le long & brillant régne de Louis XIV. fournit à la Marine toutes les occaſions qu'elle pouvoit ſouhaiter, pour ſe diſtinguer, pour faire voir qu'elle uniſſoit le courage à l'intelligence, la hauteur du commandement à la promtitude de l'exécution, la fermeté dans les périls à l'habileté néceſſaire pour s'en tirer. Les premiers efforts de cette Marine ainſi accruë & fortifiée, porterent hautement le nom François dans les païs les plus éloignés, & où à peine pouvoit-il ſe promettre de parvenir. Notre nation oſa ſe flatter dès ce moment qu'elle ſurpaſſoit toutes les autres, ou du moins qu'elle ſeule les contrepeſoit : & on lui rendit un hommage de reſpect & d'admiration dans des lieux, où l'on ne pouvoit guéres la connoître que par ſes Vaiſſeaux.

Cha-

Chacun ſçait la part que la Marine a euë, & qu'elle devoit certainement avoir dans cette ſuite de ſuccès favorables, dont la vie de Loüis XIV. a été parſemée. Tantôt on affoibliſſoit par des combats réïtérés les forces maritimes des ennemis ; & on les empêchoit pour quelque-tems de reparoître en corps d'armée : c'eſt ce que fit le grand du Queſne après que la ville de Meſſine ſe fut donnée à la France : il battit deux fois la flotte des Hollandois, bleſſa à mort l'Amiral Ruyter & reſta ſeul maître de la Méditerranée. Tantôt on enlevoit des tréſors immenſes que les Navires ennemis portoient aux Echelles du Levant, témoin la perte que firent les Anglois en 1693. de la flotte deſtinée pour Smyrne, ou qu'ils rapportoient des Indes Orientales ; témoin les priſes faites par Mrs. de Neſmond & des Augers. Tantôt on mettoit avec peu de forces nos Colonies en état de défenſe, & on ne craignoit point qu'elles fuſſent inſultées par de plus grandes, l'Amiral Ruyter n'ayant pu avec quarante-huit Vaiſſeaux & 3000. hommes de débarquement s'emparer du Fort Royal de la Martinique, ni les Anglois avec trente-qua-

quatre Vaiſſeaux & 6000. hommes de débarquement cauſer le moindre préjudice à Quebec. Tantôt on diſpoſoit des flottes entiéres de marchands & de pêcheurs, malgré la vigilance des convois & l'aprêté des mers du Nord, ainſi que l'ont ſouvent exécuté le Chevalier Bart, le Comte de Fourbin, le brave Saint Paul, Tourouvre & Roquefeuil ; le premier encore plus heureux que les autres pour avoir en 1694. arraché aux ennemis une flotte chargée de blé, & l'avoir conduite en triomphant à Dunkerque, dans un tems où le Royaume ſouffroit une eſpéce de diſette. Tantôt on faiſoit des deſcentes avec cette intrépidité dont les François ſeuls ſont capables, comme le Maréchal d'Eſtrées à Tabago, où l'on mettoit à contribution des Villes très-puiſſantes, ſurpriſes de ſe voir renduës, comme Pointis à Carthagéne & du Gué-Trouin à Rio-Janeïro. Tantôt on puniſſoit une République auſſi riche par ſon Commerce, auſſi ſuperbe par ſes Palais, que puiſſante ſur mer, & on l'obligeoit à faire des ſoumiſſions inouïes & contraires à la conſtitution même de ſon Etat. Tantôt avec un moindre nombre de Vaiſſeaux,

on

on ne craignoit point d'attaquer une flotte qui étoit compoſée de près du double, ainſi que fit le Maréchal de Tourville entre le Cap de la Hogue & la pointe de Barfleur ; lui, qui avec cinquante Navires de ligne ſeulement, ſe défendit contre quatre-vingt-huit Navires des ennemis : combat des plus mémorables, & où la valeur des François égala leur capacité dans la manœuvre. Enfin la Marine a été très-employée ſous Louis XIV. & il y a apparence que ſi l'on eut cherché à l'employer plus utilement qu'on n'a fait, lorſque Philippe V. monta ſur le Thrône d'Eſpagne, toutes les guerres qui s'en ſont enſuivies & qui ont cauſé tant de déſaſtre & tant de bouleverſement dans l'Europe, n'auroient pas eu lieu.

Un fameux Miniſtre d'Eſpagne, Antonio Perez, qui avoit trouvé pendant ſa diſgrace un azile à la Cour de France, & qui vouloit faire voir que s'il étoit malheureux, il ne méritoit pas le nom d'ingrat, diſoit que pour élever ce Royaume au deſſus de tous les autres, il lui falloit trois choſes : *Conſejo*, *Pelago*, *Roma* : un Conſeil ſage & impénétrable, une Marine

ſoi-

ſoigneuſement entretenuë, point de diſputes ni de brouilleries en matiere de Religion. Que ces paroles qui ſont toutes d'or, renferment un grand ſens! Qu'elles méritent d'être étudiées par tous ceux qui s'intéreſſent aux évenemens publics, & s'en font un ſujet d'amertume ou de joye! Qu'elles doivent amortir le fol orgueil qui mépriſe les régles anciennes, & le zéle amer qui ne ſe plaît qu'à diſputer & à nuire, au lieu de chercher à ſe tolérer & à s'éclairer mutuellement!

TROISIE'ME PARTIE.

J'Ai tâché de faire voir par quelles révolutions la Marine a paſſé en France, par quels dégrés elle eſt parvenuë à l'état floriſſant où Louis XIV. l'avoit élevée pendant ſon régne. Reſte préſentement à montrer combien il nous eſt facile de la ſoûtenir dans le même état, & ſi par hazard elle en étoit déchuë, de l'y rappeller. Nous avons pour cela divers avantages, qui manquent aux autres peuples de l'Europe. Car je ne compte pour rien les Corſaires d'Afrique, plus propres à un coup de main qu'à une guerre réfléchie, inſolens quand on leur céde, & lâches quand on les attaque, du reſte ſobres à l'excès. Quelque mépriſable cependant que ſoit cette Milice Turque, elle ne laiſſe pas d'avoir une premiére ardeur qui ſurprend, & qui ſe trouve en partie fondée ſur l'opinion où elle eſt, que tout arrive néceſſairement, que tout céde à une fatalité inévitable.

Le Pavillon de France ayant été dans quelques rencontres inſulté par les Cor-

faires de Barbarie, Louis XIV. qui savoit se faire rendre tout ce qui lui étoit du, en tira une vengeance éclatante. En 1681. le grand du Quesne poursuivit par ses ordres les vaisseaux de Tripoli jusques dans le port de Scio : & malgré la protection que leur donnoit le Bacha Turc, il les y attaqua sans balancer, les foudroya de toute son artillerie & en coula plusieurs à fond. Les deux bombardemens d'Alger en 1682. & 1688. font encore connoître la puissance de Louis XIV. supérieure à tous les évenemens. Cette ville superbe, après avoir été remplie de meurtres ; de sang, de ruines & de débris, demanda humblement la paix & ne l'obtint qu'aux conditions les plus dures, dont elle se ressouvient encore.

A l'égard des avantages qui regardent la Marine & que la France trouve dans son propre sein, on les peut reduire à quatre : & le premier sans contredit est sa situation, la plus commode & la plus avantageuse qui soit au monde, tant pour attaquer que pour se défendre, tant pour troubler le Commerce des autres que pour faire fleurir le sien, envoyer en tous lieux & recevoir

cevoir de toutes parts des vaiſſeaux marchands. C'eſt ce qui faiſoit dire au feu Czar Pierre I. toujours plein de vaſtes projets, & au Roi de Suéde Charles XII. ſi malheureuſement aſſaſſiné devant Friderikſ-Hall, que *ſi quelque Royaume pouvoit aſpirer à maîtriſer tous ceux qui l'environnent, c'étoit la France.* En effet, elle eſt placée comme au milieu de l'Europe : rien ne la gêne, rien ne lui porte obſtacle. D'une part, elle domine ſur l'Océan, & il ſemble par la longue étendue de ſes côtes, par leurs détours & leurs ſinuoſités, que les mers d'Eſpagne, d'Allemagne & de Flandre s'empreſſent de lui rendre hommage : de l'autre ; elle tient à la Méditerranée, regardant preſque de front la Barbarie, & ayant à ſa droite l'Eſpagne, à ſa gauche Nice, Génes, les Etats du Grand Duc & tout le reſte de l'Italie. Quelle ſituation, ſi l'on en ſçavoit profiter ; & qu'ouvrant les yeux ſur ſes propres intérêts, on ne languit point dans une molle oiſiveté ?

Les Anglois & les Hollandois vont chercher au loin tout ce qui leur eſt neceſſaire, & ils ſont obligés de s'écarter conſidérablement pour reconnoître & attaquer

Universitäts BIBLIOTHECA Ottaviensis

leurs ennemis : au lieu que les François peuvent assaillir de proche en proche, combattre avec avantage & se retirer à propos, ce qui n'est pas d'un médiocre secours à la mer où les périls sont si fréquens & si soudains. Il y a plus. Les navires étrangers qui reviennent de long-cours, las & battus par les vents & par les tempêtes, ordinairement de vieille caréne & dénués d'hommes, passent presque tous sous nos yeux, *au devant & à la vuë & à la merci de la France*, comme parloit le Cardinal d'Ossat, & s'approchent malgré eux de nos ports. Et l'on juje bien quelle facilité il y auroit à les enlever, ou du moins à inquiéter leur navigation : *ce qui tourneroit*, ajoûte le même Cardinal, *à profit & commodité, à la sûreté, grandeur & réputation de la Couronne.*

Au reste, tout ce que je dis ici n'est point pour faire l'éloge de la guerre, pour y tourner des esprits qui n'y auroient peut-être que trop d'inclination. Je sens au contraire tout le mérite d'un gouvernement doux & moderé ; d'un gouvernement où président la justice & la bonne foi, où en tâ-

tâchant d'écarter au déhors toutes semences de haine & de jalousie, on tâche au dedans de conserver la paix & la tranquillité. Mais pour n'y être point trompé, disoit le Cardinal de Richelieu, *il faut dormir comme le Lion sans fermer les yeux, qu'on doit avoir continuellement ouverts, pour prévoir les moindres inconvenients qui peuvent arriver . . . . . Aussi voit-on souvent dans les Etats, que les maux qui sont imperceptibles de leur origine & dont on a moins de sentiment, sont les plus dangereux, & ceux qui viennent enfin à être de plus grande conséquence.*

En effet, un Prince sage & attentif à ses intérêts, doit veiller incessamment sur tout ce qui peut servir ou préjudicier aux droits de sa Couronne. Il doit avec la même vigilance balancer chaque jour la situation présente de son Royaume avec celle des Royaumes qui l'environnent. Tant que cette balance est égale, on voit régner une douce union : aussi-tôt qu'elle manque, les querelles, les animosités, les dissensions naissent & s'entretiennent. La France est trop éclairée, pour ignorer jamais jusqu'où s'étend sa puissance : & ce

ſeroit l'outrager ſenſiblement, que de ſoupçonner qu'elle l'ignorât. Toujours à portée de déclarer la guerre, elle ne doit point l'entreprendre injuſtement : toujours en état de ſe défendre, elle ne doit jamais être en volonté d'attaquer. *Veniendum tunc ad arma*, diſoit Theodoric Roi d'Italie, *cum locum apud adverſarios Juſtitia non poteſt reperire.*

On rapporte que Henri III. s'imagina une nuit qu'il étoit au milieu d'une troupe de Lions, de Tigres, de Leopards prêts à le dévorer : & le lendemain, ce Prince tout hors de lui-même & craignant les ſuites d'un ſonge qu'il devoit mépriſer, courut au château de Madrid où il entretenoit beaucoup d'animaux ſauvages & étrangers, & il les fit tuer en ſa préſence. Cette tragédie le raſſûra, toute ridicule qu'elle étoit par ſon denouëment. Quelcun pouvoit lui dire à l'oreille : Les animaux qui vous menacent, ne ſont point ceux de votre ménagerie, mais bien vos voiſins toujours diſpoſés à vous nuire, & plus que tous les autres, vos voiſins maritimes.

Le ſecond avantage dont nous devons nous

nous féliciter, eſt la ſûreté de nos côtes qui ſe défendent preſque d'elles-mêmes, & qui ont fait manquer juſqu'à préſent toutes les deſcentes qu'on y a tentées. Témoin celles que l'Amiral Tromp voulût faire en 1674. tant aux embouchures de la Loire & de la Garonne, que le long des côtes de Bretagne, de Poitou, de Saintonge & de Guïenne. Il trouva que tout y étoit ſi bien gardé, & qu'on avoit donné par tout de ſi bons ordres, qu'il n'oſa rien entreprendre de conſidérable. Témoin encore la deſcente que Mylord Barclay voulût faire en 1694. à Camaret, dans laquelle les Anglois perdirent plus de douze cens hommes, avec le Général Talmach qui commandoit le débarquement. LesFrançois cependant n'y oppoſérent que deux compagnies franches de la Marine, & les Milices Garde-côtes. Piqué de cette malheureuſe expédition, Mylord Barclay tenta pluſieurs autres deſcentes en Normandie & en Flandre, qui toutes n'eurent pas un ſuccès plus favorable.

A cette ſûreté naturelle de nos côtes qui retranche bien des dépenſes, ſe joint la fertilité de nos Provinces Maritimes,

tant de celles qu'arroſe l'Océan : fertilité qui rend ces Provinces agréables, opulentes, peuplées, & qui y attire grand nombre d'étrangers. Les autres Royaumes de l'Europe au contraire ſe plaignent tous de la ſituation fâcheuſe de leurs côtes. Ici, elles ſont ſteriles & s'élévent en montagnes de ſable : là, rien ne croît d'utile, rien ne vient à maturité : plus loin, la nature eſt auſſi défigurée & auſſi méconnoiſſable, que les hommes qui y font leur demeure. Ces Royaumes cependant ont un mérite qui leur eſt propre & que j'oſerois preſque leur envier ; c'eſt que la mer venant baigner les villes principales où ſéjourne la Cour, on s'y apprivoiſe bientôt avec tout le détail qui appartient à la Marine : on y admire combien il a fallu d'art & d'intelligence, pour faire jouër les différentes parties qui la compoſent & les aſſortir les unes aux autres : on y ſaiſit de la main, pour ainſi dire, les richeſſes, les commodités, tous les ſecours qu'elle apporte : on s'intéreſſe enfin à ſes progrès ſucceſſifs, & les plus aveugles conviennent que de ſa perfection dépend le bonheur même de l'Etat. C'eſt ce qui arrive tous

les

les jours en Portugal, en Moſcovie, en Dannemarc, en Suéde, en Angleterre, en Hollande, dont les villes capitales voyent de ſi près la mer. Paris au contraire ne la connoit que par des rélations tronquées, &, ſi j'oſe ainſi les nommer, de la ſeconde main. On y vit dans une indolence volontaire pour tout ce qui n'eſt point agrément, ou plaiſir : & je ſuis ſûr que de la moitié des choſes qui s'y conſomment & des raretés qui y brillent, on ignore à quelle contrée ou à quelle induſtrie on en eſt heureuſement redevable.

Cette ignorance preſque générale & de ce qui naît dans le Royaume, & de ce qui vient d'ailleurs, de ce qui eſt abſolument néceſſaire aux beſoins de la vie & de ce qui ne peut ſervir qu'à fomenter la fainéantiſe & accroître le luxe, donne lieu au peu de cas ou même au mépris qu'on fait de la navigation & du commerce. Mais ce mépris injuſte ceſſeroit bientôt, ſi au lieu d'une éducation ſédentaire & ménagée à l'ombre des murs domeſtiques, on faiſoit voyager les jeunes gens que la naiſſance ou la fortune deſtine aux premiéres places ; ſi on leur expliquoit en dé-

tail tout ce qui a rapport à nos Colonies ; tout ce qu'elles envoyent d'indiſpenſable aux divers beſoins du Royaume qui redoublent encore chaque jour ; ſi on les inſtruiſoit des principales Manufactures qui ornent & enrichiſſent les Provinces, de celles qui ont dégeneré, de celles qui pourroient encore (*a*) s'y établir, afin d'empêcher des ſommes conſidérables de paſſer aux étrangers ; ſi enfin on leur faiſoit connoître les trois branches qui conſtituent les richeſſes du Royaume, ſavoir, les fonds de terre, le commerce & l'induſtrie ; ſi on leur marquoit quel rapport ont entre elles ces trois branches, combien elles ſe doivent étayer & ſoutenir mutuellement l'une l'autre, combien les biens réels d'un Etat augmentent de valeur à meſure que le commerce & l'induſtrie augmentent eux-mêmes, & font circuler l'or & l'argent devenus le gage, la meſure commune de la confiance du public & de l'autorité du Sou-

(*a*) Il eſt étonnant qu'on ne puiſſe faire en France de l'huile de Lin. Toutes les graines que nous recueillons, ſe tranſportent en Hollande, & s'y convertiſſent en huile. Ils nous rendent enſuite de nouvelles graines pour ſemer. C'eſt un objet de 7. ou 800000. l. de Commerce.

Souverain : tout cela réduit à de juſtes compenſations & à des calculs aſſez délicats, pour ne point trop charger la mémoire. Une pareille éducation ne vaudroit-elle pas bien toutes celles dont on fait tant de cas ? N'en tireroit-on pas & plus d'inclination & plus de profit pour le bien public ?

Le troiſiéme avantage qu'a la France, c'eſt que les armemens les plus conſidérables s'y peuvent faire avec promptitude, & avec facilité. Non ſeulement elle tire de ſon fonds preſque tous les matériaux que demande la Marine, mais elle nourrit encore un grand nombre d'ouvriers habiles, & capables de mettre ces matériaux en œuvre. Il y a même parmi ces ouvriers des pratiques très-ingénieuſes, peu connuës ailleurs, qui ont été inventées en divers tems, & qui paſſent des Péres aux fils. Ces pratiques conſiſtent, non en raiſonnemens embarraſſés, mais en expériences & en faits qui ſuffiſent pour le ſervice courant de la Marine, où il eſt d'ordinaire plus à propos d'exécuter vîte que de ſonger à finir ce qu'on exécute, où tout ce qui ſe fait à bras d'hommes eſt préférable à ce qui ſe fait par machines. La

conclu-

concluſion de tout cela, c'eſt qu'on ne peut conſerver avec trop de ſoin les races de ces ſortes d'ouvriers, où l'induſtrie ſe perpétue & ſe renouvelle, pour ainſi dire : races roturiéres, il eſt vrai, mais qui ſurpaſſent à mon gré la nobleſſe oiſive & dont le plaiſir eſt la ſeule occupation : *Nobleſſe*, comme le dit Mr. de Sully, *ou il ſe trouve plus de gentils - hommes qui ſont meſtifs & plus propres à faire les marjolets, berlandiers & batteurs de pavé, qu'à s'employer à la vraye vertu, & aux armes pour bien ſervir leur Roi & défendre leur Patrie.*

Ce que je viens de dire me rappelle une excellente remarque, que M. Colbert inſera de ſa propre main dans l'inſtruction qu'il fit dreſſer en 1681. pour la teinture des laines de toutes couleurs, & pour l'amélioration des drogues ou ingrédiens qu'on y employe. » On ne ſauroit, dit-il, » enviſager la fertilité de la France, ni voir » une ſi grande troupe de fainéans qui de- » meurent inutiles & les bras croiſés, pen- » dant qu'ils peuvent être employés utile- » ment à la culture des terres & à pluſieurs » autres biens dont la nature nous favo-

riſe,

» riſe, pour vivre aux dépens du ſang &
» de la ſubſtance des autres, ſans blâmer
» la politique & la négligence des anciens
» François, & leurs attachemens pour les
» emplois inutiles, qui ayant accoûtumé
» de les remplir de vent & de fumée, leur
» ont fait produire les tourbillons & les
» tempêtes qui ont penſé ſouvent renver-
» ſer & détruire cet (*b*) Etat ſous les guer-
» res civiles ».

Avant M. Colbert, on étoit obligé de faire venir de Hollande preſque toutes les munitions qui ſervent à la Marine, juſqu'à des pattes d'ancre, de la mêche, des cordages, des cables tout préparés, du ſalpêtre & même de la poudre à canon : comme s'il n'y avoit point alors dans le Royaume des forges, du chanvre, du fer, du ſoufre, des ſalpêtrieres, des hommes capables d'un travail ſuivi. M. Colbert voulut ſans replique qu'on ſe paſsât des Manufactures étrangeres, & il en établit ſur de meilleures modelles, qui les firent bientôt

(*b*) Les plus cruelles & les plus ſanglantes ont été excitées à l'occaſion de la nouvelle Religion, qui s'introduiſit en France ſous Henri II. & s'accrût ſous ſes enfans, trop foibles pour s'y oppoſer.

tôt éclipſer. Il voulût de plus qu'on tirât des richeſſes naturelles du Royaume, tout ce qu'elles étoient capables de produire. Il créa en France les arts, le goût, le génie, que la France ignoroit, & qu'elle a depuis portés à une ſi grande perfection : & à l'égard de quelques induſtries particuliéres, il fit venir des païs où ces induſtries étoient le plus en réputation, des hommes intelligens qui s'habituérent dans le Royaume, & dont la poſterité enrichie par ſes mains, fait encore honneur à ſon choix. Que cet exemple mériteroit d'être ſuivi ! Et combien un accueil obligeant n'attireroit-il point d'illuſtres étrangers parmi nous !

J'avouë qu'il y a quelques denrées & quelques marchandiſes néceſſaires à la Marine, que le Nord ſeul produit. Mais il ſera toujours aiſé de s'en pourvoir, en obſervant les deux conditions ſuivantes : la premiére, de nous attacher par des liens redoublés une des trois puiſſances qui dominent ſur la mer Baltique ; la ſeconde, de faire par nous-mêmes ce commerce, ſans recevoir les choſes de la ſeconde & de la troiſiéme main, ſans payer des commiſ-

miſſions qui ſont toujours peſantes (*e*) & ruineuſes.

Ici, je rapporterai un uſage très-cenſé qui s'obſerve en Angleterre, & qu'on peut regarder comme la baſe de tout ſon commerce. Il n'y eſt permis qu'aux ſeuls Anglois de tranſporter les marchandiſes qui naiſſent dans le païs, & d'y ramener celles que produiſent les païs étrangers. Cet uſage met, pour ainſi dire, toute cette grande Ile en mouvement, & eſt cauſe que la valeur des eſpéces qui y circulent, ſe trouve à peu près proportionnée à la valeurs de tous les effets réels qu'on y connoit. Il empêche de plus qu'un eſprit d'indolence ne ſe communique de proche en proche, & que cet eſprit plus touché de ſes malheurs que ſoigneux de les réparer, ne cauſe enfin la chûte entiere de l'Etat. La liaiſon qui unit & rapproche les diverſes parties de la ſocieté, eſt ſi intime, qu'on ne ſauroit en frapper une, ſans que le

(*e*) Il entre tous les ans dans la mer Baltique ſept ou huit cent vaiſſeaux, dont la plûpart ſont Hollandois. A peine la France y en envoye-t'elle vingt-cinq. Encore ſont-ils preſque tous de Dunkerque.

le contrecoup ne porte ſur toutes les autres.

Quoique les tems fuſſent très-difficiles & très-mêlés ſous Charles I X. on y avoit cependant compris la néceſſité d'un pareil uſage. En effet ce Prince appuyé d'une ordonnance de Henri II. ſon Pere, défendit vers le milieu de l'année 1567. & à tous ſes ſujets de fréter aucun navire étranger, & aux étrangers d'enlever aucune marchandiſe de France qu'avec des navires François, ſur peine de confiſcation. Le ſel fut ſeul excepté, à cauſe du grand d ui s'en faiſoit alors : débit qui eſt fort di- bé, depuis que les Hollandois & les - tres peuples du Nord vont chercher celui de Portugal, & s'en contentent. Croiroit-on que le retranchement (*d*) d'un commerce ſi ancien & ſi profitable, d'un commerce que le Cardinal de Richelieu eſtimoit plus que les Indes du Roi d'Eſpagne,

(*d*) On ne peut trop en France invectiver contre les financiers & les autres gens d'affaires, qui à la fin ruineront tout ; ils gênent l'induſtrie & le commerce qui méritent tant d'être favoriſés, & ne veulent de profits que pour eux ſeuls.

gne, vient de quelques taxes mal entenduës, à quoi l'on a voulu l'aſſujettir ? Quel bonheur pour le Royaume, ſi l'on avoit alors penſé que toute opération de finance qui nuit au commerce, eſt par-là même pernicieuſe, & qu'à l'égard des denrées qu'exigent les beſoins indiſpenſables de la vie, la conſommation en diminuë à meſure qu'on les ſurcharge d'impôts !

La ſeule remarque ſur laquelle on pourroit ici appuyer, regarde la diſette où l'on commence à ſe trouver en France des bois de conſtruction. Mais cette remarque ne doit pas plus tomber ſur ces bois, que ſur tous les autres, ſur ceux de charpente, de charronnage & à brûler. Ces derniers particulierement ſont en tous lieux, & d'une rareté, & d'un prix extraordinaires. Les forges, les verreries, le luxe des grandes Villes, les recherches trop curieuſes de la bonne chére, en conſomment une quantité ſurprenante & qu'on n'a point ſoin de remplacer. Tout manque, & dépérit.

Voilà ſans doute des conſidérations aſſez importantes, pour aiguiſer le zéle de ceux que regarde, & qu'intéreſſe le détail

tail des eaux & forêts : conſidérations qui doivent les porter à dire avec un des plus habiles hommes de l'Empire Romain, *qu'il ne faut point ſe féliciter d'avoir rien fait lorſqu'il reſte encore quelque choſe à faire.* Et combien en reſte-t-il, que même on ne connoît pas ! Combien de choſes ignorent ceux qui ſont chargés de ce détail, & que certainement ils ignoreront, tant que les menera un vil intérêt ?

Perſonne ne peut douter que les bois de haute futaye n'ayent autrefois été beaucoup plus communs, qu'ils ne le ſont préſentement. Pluſieurs villes, pluſieurs bourgades, une grande partie des Abbayes qui en paroiſſent aujourd'hui très-éloignées, y touchoient non-ſeulement, mais étoient encore au milieu de ces bois. J'ai parcouru une longue chaîne de montagnes, qui s'étend d'Occident en Orient, & paſſe au travers de preſque toute la Bretagne. L'ancienne tradition du païs porte que ces montagnes (*e*) qui ſe ſuccédent les unes aux

(*e*) On les nomme montagnes d'*Aré* ou d'*Adaré* : deux termes qui en langue Celtique ſignifient. *Quoi encore*! &

aux autres, n'étoient autrefois qu'une forêt continuée : & effectivement j'y ai fait fouiller en une infinité d'endroits jusqu'à 35. & 40. piés de profondeur, & j'y ai trouvé parmi beaucoup de dépouilles du régne végetal & du régne animal, des arbres presque tout entiers, & aussi sains que si on ne venoit que de les abbattre. Ce qui n'a pu provenir que de la qualité du terrain où ils étoient plantés, terrain sec & pierreux, mêlés d'un sable rouge & de parties ferrugineuses que le couteau aimanté enleve aisément.

Mais le plus grand tort qu'on ait fait à la Marine, ç'a été de n'avoir point conservé les forêts qui étoient situées aux bords de la mer, & aux environs des rivieres navigables. Ces forêts condamnées les unes après les autres, ont été abbattuës par caprice & sous des prétextes frivoles. Combien de fraix & de dépenses, combien de transports onéreux n'épargneroient-elles pas, si elles subsistoient encore ? Il paroît qu'on avoit fait autrefois toutes ces réfle-

& qui marquent la surprise continuelle des voyageurs engagés au milieu de ces montagnes.

xions, & que les Gouverneurs des Provinces maritimes étoient particulierement chargés du soin des bois, de l'inspection de la mer & des rivieres : d'où ces Gouverneurs, *Officiers muables à la volonté des Rois, encore qu'aucuns fils ayent succédé ès offices de leurs peres, pour être héritiers de leur vertu*, prirent le titre (*f*) de *Foresliers*. Ce titre fut principalement en vogue sous la seconde race de nos Rois : & l'on assure que Charlemagne s'en servit le premier, pour honorer un Seigneur Saxon qu'il établissoit dans la Flandre, dont les côtes étoient alors toutes nuës & exposées aux incursions des Danois. Il y a apparence que ces grands *Foresliers* remplirent la place des Officiers, qui commencerent à être connus vers le tems où régnoit l'Empereur Constantin, sous le nom de *Comites litoris Saxonici per Britanniam*, de *Comites Cimbrici & Batavici litoris*, de *Duces tractus Aremoricani, &c.* Ces Officiers étoient fort puissans, & ne reconnoissoient au-dessus d'eux que le Préfet du Prétoire des

(*f*) Voy. le Recueil des Rois de France, leur Couronne, & Maison, &c. par Jean du Tillet.

des Gaules : ils veilloient également à la sûreté des côtes & à la conservation des forêts, des châteaux & des autres édifices dont ces côtes étoient revêtuës.

Le célébre Jean du Tillet, Greffier en chef du Parlement de Paris, observe que le nom de *Forêt* dérive d'un vieux terme bas-Allemand, qui ne s'applique pas moins aux rivieres qu'aux bois. Il cite sur cela plusieurs titres authentiques qui se gardent dans les Archives du Palais, un entr'autres où Childebert fondant l'Abbaye de Saint Germain des Prez, lui céde tous les droits qu'il avoit en la riviére de Seine, *tel qu'il les tenoit*, ajoûte le même du Tillet, *& que sa forêt étoit.* La véritable signification de ce terme vient sans doute de ce qu'anciennement tous les bords, tous les environs de la mer & des riviéres étoient chargés d'arbres : & comme ils furent les premiers habités, défrichés, cultivés, on nomma également *Foreſt* tout le domaine qui regardoit les eaux & les bois. Le voisinage les rassembla sous la même dénomination. Mais quand les peuples commencérent à s'augmenter, que la barbarie fit place à des mœurs plus douces,

plus polies & plus voluptueuſes, on accrut l'enceinte des villes, on y introduiſit les arts & les commodités de la vie qui ſe rafinent de jour en jour. Il fallût ſacrifier à tous ces uſages une grande quantité de bois, & ſe mettre, pour ainſi dire, en liberté de reſpirer. De-là vient qu'on ne garda que quelques arbres de décoration, & qu'on abattit tous les autres, ſans penſer qu'un agrément paſſager expoſoit à de longs repentirs. En effet, on ſe plaint dans preſque tout le Royaume que les bois manquent, ou du moins qu'ils ruinent en frais de voiture.

Feu M. le Marquis de Seignelai, dont les vûës s'étendoient juſqu'à l'avenir, avoit formé le deſſein de faire planter tous les bords de la mer, d'arbres propres à la conſtruction des vaiſſeaux. Je ne ſçai quel obſtacle a traverſé ce deſſein, digne aſſûrément du miniſtére le plus éclairé. Peut-être qu'après une mûre délibération, M. de Seignelai ſe défia du génie des François, qui d'abord ſaiſiſſent avec ardeur les choſes nouvelles, & qui les abandonnent dans la ſuite avec dégoût. Il craignit qu'un projet qui ne devoit réüſſir que dans un ſié-

ſiécle ou un ſiécle & demi, ne parût un projet chimérique. Car nous autres François, par une rapidité & une intempérance de goût, nous voulons qu'on propoſe & qu'on exécute en même tems, qu'on invente & qu'on perfectionne. *Les ouvrages de longue haleine*, diſoit le Cardinal de Richelieu, *ſont peu propres à notre humeur & à notre naturel.*

Le dernier avantage regarde l'ordre & la police, en un mot, le tout enſemble de la Marine. Ses différens uſages, ſes réglemens, ſes emplois, ſes travaux ſont diſpoſés de maniére qu'ils rentrent & ſe confondent les uns dans les autres, qu'ils ſe prêtent mutuellement la main. On n'y a point à craindre ce qui révoltoit ſi fort le fameux Duc de Sully, devenu Surintendant des finances. Comme on l'arrêtoit à chaque inſtant par un monceau de formalités inutiles, par des conteſtations & des reproches mal fondés, il répondoit de ce ton bruſque qui lui ſiéoit à merveilles. *Les Etats ne ſe gouvernent point avec des mains de papier, des peaux de parchemin, des coups de ganivet, des traits de plumes, des paroles vaines, bref avec des imagina-*

tions, *fantaiſies*, *mines & ſimagrées* Le but de ce Miniſtre étoit de hâter & de ſimplifier les opérations de finance, & il craignoit juſtement qu'un long amas de formalités & de détails ne fit oublier ce que les affaires ont d'eſſentiel & de déciſif. A l'égard de la Marine, elle eſt partagée en deux corps qui connoiſſent aſſez leurs droits & leurs prérogatives, pour s'entr'obſerver avec quelque jalouſie, pour s'avertir réciproquement de leurs devoirs: & pendant qu'un de ces corps ſe dévouë aux fatigues de la guerre, qu'il ſe diſtingue par ſa fermeté & ſa bravoure, qu'il recherche les occaſions brillantes & périlleuſes, l'autre plus tranquille en apparence lui épargne mille ſoins & mille inquiétudes qui le conſumeroient inutilement. Le courage ſe refroidit, quand on lui ôte la liberté d'agir dans toute ſon étenduë, quand on le reſſerre par des ſoins importuns. Il ne lui faut que des occaſions favorables pour paroître, & pour ſe diſtinguer. C'eſt ce que penſoit M. de Turenne, ſur-tout les derniéres années de ſa vie, avec une confiance digne d'un ſi grand Homme. *Je n'ai*, diſoit-il, *qu'une ſeule choſe à faire*

faire, qui eſt de vaincre. Choiſi a mis les places de la frontiére en état de ſe défendre, du Metz a eu ſoin de l'Artillerie, Jacquier ne me laiſſera point manquer de vivres.

Et puiſque je viens de parler de M. de Turenne, qu'on me permette de rapporter ici la belle réponſe qu'il fit en 1665. à Louis XIV. qui lui demandoit avec confiance ce qu'il ſeroit à propos de faire en cas que Philippe IV. alors Roi d'Eſpagne, qui étoit fort malade, vint à mourir. M. de Turenne repliqua ſur le champ : *en ce cas-là, Sire, l'augmentation des vaiſſeaux & des galeres eſt d'une utilité auſſi grande que les armées de terre, tant à l'égard de ce que le Roi d'Eſpagne a dans les Indes, dans l'Italie & dans la Sicile, qu'à l'égard de l'Eſpagne même, dont l'entrée ſeroit belle par le moyen du Portugal.* Une pareille réponſe me paroît déciſive : & ſi l'on avoit raiſonné de cette maniére, lorſque la Couronne d'Eſpagne échût à la Maiſon de France, tout étoit terminé, & l'on auroit réduit aux derniéres extrêmités l'Angleterre & la Hollande réünies, en affoibliſſant leur commerce. J'ajoûterai de plus que,

Tu-

quoique par ſa qualité de Maréchal général des camps & armées du Roi, M. de Turenne ne dût conſeiller que la guerre qui lui étoit propre, l'étenduë de ſon génie cependant, & ſon goût pour le vrai, lui faiſoient ſentir qu'il y a des occaſions où la Marine ſeule mérite d'être employée, & où une victoire remportée ſur mer vaut autant qu'une longue ſuite de victoires remportées par terre. Le chef-d'œuvre de la politique eſt de ſçavoir entrer dans ces différences, qui échappent aux eſprits ſuperficiels.

Je reviens à l'ordre établi dans la Marine de France, & j'avoüerai que ce qui la diſtingue particulierement, c'eſt le corps militaire dont elle eſt compoſée, c'eſt un air de dignité qui ſe répand ſur toutes ſes parties. De ce côté-là, il n'y en a aucune dans l'Europe qui ne doive lui céder avec reſpect. Le caractére de la Marine des Hollandois eſt l'œconomie, & celui de la Marine des Anglois, l'activité. Les premiers, ſuivant le génie Républicain, ſe font honneur de leurs épargnes, y ramenent toutes leurs vuës. Ce qui doit ſervir à la force & à la ſûreté des navires, ils le retranchent

chent autant qu'ils peuvent : & par pluſieurs ménagemens réiterés, ils expoſent ces mêmes navires à de fréquens naufrages. Je compte que faute des précautions néceſſaires, il périt un tiers des vaiſſeaux qu'on arme chaque année en Hollande. Pour les Anglois, comme ils ſont plus judicieuſement intéreſſés, ils regagnent par la promptitude & la diligence ce qu'ils conſument en fraix extraordinaires. Un de leurs navires achéve en quatre mois les mêmes traverſées, que les navires Hollandois ne font qu'en cinq ou ſix : & il n'y a point de profit plus ſûr ni plus réel, que celui qui ſe tire de la briéveté des campagnes & des voyages ſur mer. Les François tiennent un certain milieu entre ces deux caractéres. Sans avoir l'œconomie des Hollandois, ni l'activité des Anglois, ils les ſurpaſſent ſans difficulté dans l'arrangement & l'exactitude du ſervice ; ils gagnent, ils ſe procurent par tout je ne ſai quel titre de ſupériorité & d'empire.

Mais il arrive de là quelquefois deux inconvéniens. Le premier, *c'eſt qu'on croiroit ſe rabbaiſſer*, comme dit le Maréchal de

de Montluc, *ſi l'on ne marchoit avec toutes les piéces qui appartiennent à la Principauté : & pourtant on fait force pas de Clerc. Il vaut mieux marcher en ſimple Gentilhomme & non pas faire le Prince, & faire bien que non pas ſe tenir ſur le haut bout, & être cauſe de quelque déſordre & malheur.* Le ſecond, c'eſt que trop d'attention à ſe procurer le néceſſaire, fait qu'on ſe porte juſqu'au ſuperflu, & qu'un excès de prudence nuit à la prompte exécution. Cependant il faut ſe hâter, & le ſuccès dépend d'une certaine hardieſſe, & ſouvent d'un coup de main. *Aux grandes affaires*, écrivoit le Cardinal d'Oſſat à M. de Villeroi, *pour éviter un grand mal & obtenir un grand bien, il faut oſer & riſquer quelque choſe, & ſe réſoudre à tems & à point, pour ſortir d'un mauvais & dangereux paſſage, le plûtôt & le mieux qu'on peut.*

Il eſt aiſé de juger par ce que je viens de dire, que les vaiſſeaux François doivent être en gros mieux armés & mieux équippés, que ceux de toutes les autres nations. Rien ne leur manque, ſoit pour la ſûreté de la campagne, ſoit pour

pour la conſervation des matelots & des ſoldats embarqués. Car on ſçait dans la Marine de quel prix eſt la vie des hommes, & on tâche prudemment de les ménager.

Il y a plus. Un peuple entier ſe renouvelle en France, qui exemt des autres charges & des autres impoſitions, ne s'adonne, ne ſonge qu'aux choſes de la mer. Son métier eſt ſans doute très-pénible, & très-épineux. Mais comme il s'apprend dès l'enfance & qu'il plaît par la varieté continuelle des objets, on s'y accoûtume peu à peu, on paſſe d'une campagne à l'autre ſans preſque s'en appercevoir. Ce peuple avec cela eſt infiniment guerrier, *de fer au travail & d'acier aux combats*, ainſi que parloit Céſar des anciens Gaulois. Il entreprend d'ailleurs des choſes étonnantes, & dont l'apprentiſſage a pu (*g*) ſeul diminuer à ſes yeux le riſque & le péril. Il eſt vrai que nos matelots ont une qualité déſavantageu-

(*g*) Les Claſſes de la Marine ſont un des plus beaux établiſſemens du Royaume, un des plus utiles & des plus avantageux. M. Arnoux & Bonrepos Intendans de la Marine en furent chargés. Mais comme il n'arrive que trop ſouvent, le Miniſtre ſe fit honneur de leur travail.

tageuſe, c'eſt qu'ils ſe retirent au moindre mécontentement, & paſſent dans les païs étrangers. Mais ce défaut ne leur eſt point ſingulierement attaché : c'eſt le défaut général de la nation, curieuſe de nouveauté, & qu'un vain caprice oblige ſans aucune raiſon à ſortir ſouvent du Royaume. Auſſi voit-on par tout des François, ils combattent ſous toutes ſortes d'étendarts : *nullum bellum ſine milite Gallo.*

Voilà les principaux avantages dont la France doit s'aplaudir, & qu'elle ne négligeroit qu'à ſa honte & qu'à ſon préjudice. Sa ſituation eſt telle, je le répete encore, que tous les peuples de l'Europe ne peuvent s'empêcher de la regarder d'un œil jaloux. Peut-être me fera-t'on ici une objection, peu ſolide à la vérité, mais dont (*h*) s'éblouiſſent bien des perſonnes de mérite. " La Marine, diſent-elles avec » dédain, quelque utile & quelque fructueuſe qu'on la ſuppoſe au fond, en-

» traî-

(*h*) Il y a des gens, dit Amelot de la Houſſaye, qui ſoutiennent qu'il ne faut en France que des ſoldats & des laboureurs, ſans parler ni du commerce ni de l'induſtrie. Plût à Dieu que cette maxime eût été enterrée avec ceux qui l'ont les premiers débitée !

» traîne trop de dépenſes, un attirail trop » ruïneux à ſa ſuite : & par conſéquent, » elle mérite plûtôt d'être abandonnée pour » les fraix immenſes qu'elle coûte, que » d'être conſervée pour les profits qui en » peuvent revenir ».

A cette objection qu'on tâche encore de rendre plus forte par mille détails affectés, je répondrai trois choſes, non-ſeulement impoſantes, mais tout-à-fait déciſives : & j'eſpére qu'on en ſera aſſez frappé, pour ne point me demander une plus ample explication.

Premierement, il eſt vrai que la Marine exige des dépenſes, & même des dépenſes aſſez étenduës. Mais qu'elle eſt la partie du gouvernement, quel eſt le corps dans l'Etat, qui n'en exige point ? Peut-on ſoûtenir les efforts de la guerre, peut-on arranger un ſyſtême de finance, peut-on faire reſpecter la Maiſon du Roi & lui conſerver le luſtre qui lui appartient, peut-on ſe procurer des habitudes & des liaiſons dans les païs étrangers, ſans avoir entre les mains des ſommes conſidérables, & ſans les répandre à propos, & ſelon le beſoin ? *Aux grandes affaires*, diſoit le Car-

Cardinal de Retz, *on ne doit jamais regarder à l'argent. Un Souverain eſt trop riche, lorſqu'occupé à faire voir du courage, de la grandeur, de la force d'eſprit un diſcernement ſûr dans ſes moindres actions, il favoriſe le commerce & l'induſtrie de ſes ſujets.* Avant lui, le Cardinal de Richelieu avoit remarqué que, „ s'il faut être ſoigneux d'amaſſer de l'argent pour ſubvenir aux néceſſités de l'Etat, & religieux » à le conſerver, lorſque les occaſions ne » ſe préſentent pas à le dépenſer, il faut » être également libéral à l'employer, lorſque le bien public le requiert, & le faire » à tems & à propos, autrement le retardement en telles occaſions coûte ſouvent cher à l'Etat, & fait perdre du tems » qu'on ne rencontre jamais ».

D'ailleurs, ſi pour ſoûtenir la Marine, il faut faire continuellement des avances & prévoir les choſes de longue main, j'oſerai dire que la Marine s'en dédommage avec uſure & ne différe point à payer. N'eſt-ce point elle qui protége & vivifie le commerce, tant au-dedans, qu'au-dehors du Royaume ? N'eſt-ce point elle qui aſſure nos Négocians répandus dans les

les diverſes parties du monde, qui les préſerve au milieu des Etats du Grand-Seigneur des pillages & des inſultes à quoi ils ſeroient ſujets, qui leur procure des capitulations & des droits favorables ſur les côtes de Barbarie & aux Echelles du Levant, qui les fait naviger en ſûreté par tout où pénétre le pavillon François ? N'eſt-ce point elle qui dans les tems de guerre & de trouble écarte les ennemis dont nos côtes ſeroient ravagées, & laiſſe un libre cours à la navigation qui ſe fait d'une Province maritime à l'autre ? N'eſt-ce point elle enfin qui remplit d'une ſi grande opulence les coffres de nos Rois, & qui donne aux Sujets un débouché favorable pour ſe défaire de leur ſuperflu, pour envoyer dans les autres régions le fruit de leurs recoltes ou de leur induſtrie ? Mr. l'Abbé de Saint Pierre a obſervé dans un de ſes Mémoires Politiques, que la balance de notre commerce avec les étrangers va au moins à cent cinquante millions par an : ce qui fait chaque mois, l'un portant l'autre, 12. millions 500. mille livres. N'eſt-ce point à la Marine de conſerver cette balance, & en la conſervant, de ſoutenir

notre crédit, toujours à la veille de tomber par la jalousie de nos voisins ?

Secondement, si le Cardinal de Richelieu a bien rencontré & qu'il n'ait point surfait dans son Testament Politique, on doit convenir que la principale richesse d'un Etat est la réputation, *si importante à un grand Prince qu'on ne sçauroit lui proposer aucun avantage qui puisse compenser la perte qu'il en feroit.* Mais comment cette réputation se peut-elle acquérir & conserver, cette réputation, dis-je, que Machiavel juge si nécessaire à tous les Souverains, & qu'il nomme la prunelle de leur œil ? Comment un Prince peut-il assez compter sur son nom, pour en imposer aux étrangers si délicats sur le point d'honneur, pour leur faire avouer sa supériorité ? Le même Cardinal de Richelieu en indique deux moyens également nobles & sûrs : l'un, d'entretenir dans toutes les Cours des Ambassadeurs dont la naissance, la conduite, le train & la dépense honorent le Maître qui les employent ; l'autre, d'embrasser avec vivacité tout ce qui regarde, tout ce qui peut accroître le domaine de la Marine, de faire naviger cha-

que

que année un grand nombre de vaiſſeaux & de les faire trouver réguliérement à de certains rendez-vous, comme à Cadix, à Génes, devant Alger, à Coppenhague & au détroit du Sund. C'eſt-là, pour ainſi dire, que fondent toutes les nations de l'Europe, & qu'il eſt à propos de les frapper par un appareil ſuperbe de navires. C'eſt-là qu'un Prince de qui on a bonne opinion, fait plus avec ſon nom ſeul que ne ſçauroient faire avec toutes leurs ménaces & toutes leurs intrigues, ceux qui ne ſont pas ſi eſtimés. Je ne parle point des eſcadres plus nombreuſes qu'il convient d'armer de tems en tems, & de faire paſſer dans l'Amérique, & aux Indes Orientales. Il me ſuffit de répeter ici avec le grand Miniſtre que j'ai déja cité, *que rien n'eſt plus indiſpenſable à un Etat que la réputation, dont la diminution, quelque légére qu'elle ſoit, peut être un acheminement & une diſpoſition funeſte à ſa chute.*

En troiſiéme lieu, s'il y a de l'excès dans la Marine, ſi les choſes quelquefois y ſont pouſſées trop loin, ce n'eſt point elle qu'on en doit accuſer, mais le ſiſtême préſent des affaires du Royaume, où l'on ne connoît

preſque plus ni frugalité, ni œconomie, ni déſintéreſſement. Tout s'exécute aujourd'hui à grands frais : tout eſt devenu faſte & décoration. L'intérêt particulier dans la plûpart des ames, prévaut à l'amour (*i*) du bien public, aux égards que demande la Patrie. Heureuſe la main, qui rétablira les choſes dans leur emboëture naturelle ! Heureux le ſiécle, où l'on verra la Nobleſſe s'accoutumer dès l'âge le plus tendre à une vertu mâle & généreuſe, ſe mettre au deſſus des petits intérêts, mépriſer les occupations frivoles & la vie même en ce qui s'oppoſe à la grandeur des ſentimens. *Je veux montrer*, diſoit le Maréchal de Montluc, *à ceux que je laiſſe après moi qui ſuis aujourd'hui le plus vieux Capitaine de France, que je n'ai jamais eu repos, pour acquérir de l'honneur en faiſant ſervice aux Rois mes Maîtres, qui étoit mon ſeul but, fuyant tous les plaiſirs & voluptés qui détournent de la vertu & grandeur les jeunes hommes, que Dieu a doüés de quelques parties*

(i) *Patriæ rem unuſquiſque, non ſuam : augere debet. Melius eſt enim pauper in divite, quàm dives in paupere imperio verſari.* Val. Max. lib. 4.

parties recommandables, & qui ſont ſur le point de leur avancement.

A l'égard de la frugalité, elle eſt plus néceſſaire encore aux gens de guerre qu'à tous les autres. Et ne ſeroit-il pas honteux, lorſque leur vie n'eſt ſemée que de riſques & de hazards, qu'ils ſongeaſſent à inventer de nouvelles voluptés, qu'ils ſe piquaſſent de rafiner ſur le luxe & les plaiſirs ? Un Empereur fut autrefois traité de mol & d'effeminé parce qu'on trouva après ſa mort un miroir dans ſa tente. Quel exemple de l'auſtérité Romaine ! Charles-Quint étant ſur le point d'entrer en campagne, les Bourgeois d'Anvers & de Bruges vinrent le trouver, pour lui préſenter des Tablaux Flamands d'un prix infini, où étoient peintes des Bacchanales, des Nôces, des fêtes de Village. Cet Empereur daigna à peine les écouter, & leur dit avec un air ſérieux. *Remportez vos dons, ils ne me conviennent point, tout y eſt plein* (*k*) *de mangeries.*

(*k*) Nos Rois ont ſouvent tâché, mais inutilement, de reprimer pendant la guerre les dépenſes & la ſomptuoſité des tables, que Tacite appelle *luxurioſos apparatus conviviorum & irritamenta libidinum.*

Je ne dois pas oublier ici une queſtion, que les Anglois ont ſouvent agitée. Ils demandent ſi la Nobleſſe eſt plus propre au ſervice de la Marine, que les gens de fortune qui n'ont pour tout appanage que leur mérite & leur expérience : & ils ſemblent décider en faveur des derniers. *Il eſt vrai*, ſuivant le Cardinal de Richelieu, *que les hommes étant égaux par nature, doivent ſouffrir avec regret la différence que la protection & les richeſſes mettent entr'eux. Il eſt encore vrai que pluſieurs étant contraints de céder, blâment avec raiſon ceux qui les commandent, pour montrer que s'ils leur ſont inférieurs en puiſſance, ils les ſurpaſſent en mérite.*

Mais ſans vouloir peſer d'une main critique ce qui convient davantage à l'Angleterre, je dirai ſeulement qu'en France la Marine a beaucoup gagné, depuis qu'elle n'eſt compoſée que de jeunes gens d'élite, que d'Officiers choiſis dans les meilleures familles. Ce n'eſt pas que j'en veuille exclure certains hommes privilégiés, qui ſe dédommagent d'une naiſſance obſcure, par des talens qui ſont au deſſus de la naiſſance même. Je les compare volontiers à

ce

ce Plebeïen qui eſt ſi fameux dans l'Hiſtoire Romaine, & dont je vais extraire le diſcours, afin d'humilier ceux à qui tout manque ; hors la naiſſance ». Je ne puis » point, diſoit-il, expoſer aux yeux du pu» blic ni les portraits, ni les triomphes, ni » les conſulats de mes Ancêtres. Mais, quand » on le voudra, je ferai voir des piques, » des étendards, des harnois de chevaux, » pluſieurs autres récompenſes militaires, » enfin des bleſſures. Ce ſont là mes titres : » c'eſt là ma nobleſſe, que je n'ai point re» çuë de mes péres, mais que j'ai achetée » par pluſieurs travaux & au prix de mon » ſang. Il n'y a point de fard dans mes » paroles : je ne ſai point les apprêter. La » vertu ſe montre, & brille d'elle-même. » Que ceux qui s'oublient lâchement, qui » font des actions baſſes & des-honoran» tes, cherchent à les couvrir par la pom» pe de leurs diſcours ! Pour moi, je n'ai » point appris les ſciences des Grecs : elles » n'ont pas rendu plus ſages ni plus ver» tueux, tant d'hommes qui ſe piquoient » de les ſavoir le mieux. Mais j'ai appris » ce que la République doit conſeiller & » aprouver davantage, à attaquer les enne-

» mis, à ſecourir promptement ceux qui » étoient ſous mes ordres, à ne rien crain- » dre que l'infamie, à braver tour à tour » les chaleurs de l'été & les rigueurs de l'hi- » ver, à coucher ſur la dure, à ſouffrir enfin » tout ce que la guerre a de plus âpre & » de plus laborieux „. La Nobleſſe ſans doute doit ſon éclat à de belles & de grandes actions : mais comme elle dégénére chaque jour, doit-on ſe plaindre que nous les faſſions revivre, que même il nous en échappe de plus belles & de plus grandes encore. Elle brigue avec hauteur les charges & les emplois, ſans s'embarraſſer de les mériter. Quel égarement pour des hommes ſi vains ! Les Ancêtres laiſſent tout ce qui dépend d'eux, les richeſſes, les grands noms, des titres brillans : mais ils ne laiſſent point le mérite perſonnel, cela eſt au deſſus de leur pouvoir. Lui ſeul ne ſe communique point, lui ſeul n'eſt point héréditaire. On dit que je ſuis un homme brut & ſans politeſſe, parce que j'ai honte de mener un comédien à ma ſuite, que je dédaigne les faſtueuſes & molles voluptés, que je donne moins de gages à mon Cuiſinier qu'à un ſimple valet

de

de baſſecour. Quels crimes ! & ce ſont là pourtant tous les miens.

J'ai cru devoir cet éloge à pluſieurs Officiers du plus grand mérite, qui ont illuſtré la Marine par tant d'heureuſes campagnes, & qui malgré les obſtacles dont leur route étoit parſemée, malgré les concurrens qui leur fermoient le chemin des honneurs, y ſont cependant parvenus avec applaudiſſement. Tel étoit en dernier lieu M.r du Gué-Troüin, auſſi diſtingué par ſa bravoure que par une capacité ſupérieure, qui s'expoſoit rapidement & hardiment à toutes ſortes de perils, même à ceux qu'il n'avoit point prévûs, & dont la hardieſſe ſembloit écarter ces mêmes périls, à force de les braver avec une ſorte de rapidité.

QUATRIE'ME PARTIE.

COMME il pourroit ſe trouver dans la ſuite de ce diſcours quelques endroits moins nets & moins intelligibles, je vais tâcher de les éclaircir, afin de ne laiſſer aucun doute dans l'eſprit des Lecteurs. Il y en a peu qui ſe ſoient apprivoiſés avec cette matiere.

La Marine ſe peut enviſager de deux façons, ou comme celle du Roi, ou comme celle des particuliers. L'une n'a proprement en vuë que la guerre, que l'éclat de la Nation, que la ſûreté du commerce : l'autre ne s'occupe que de ce commerce ſeul, dont les différentes branches aiguiſent & réveillent toute ſon induſtrie. Ces deux Marines ont chacune leurs fonctions marquées, un grand nombre de reglemens & d'ordonnances qui les empêchent de s'écarter & de ſortir des bornes d'un juſte devoir. La premiere au fonds ne travaille que pour la gloire & pour les honneurs, qu'elle amene à ſa ſuite : la ſeconde ne ſonge qu'aux profits, aux gains immen-

immenſes, mais toujours en ſuivant les loix de l'exacte probité & en contribuant de ce qu'elle peut, à l'abondance, à la félicité publique. C'eſt ainſi que le commerce ſe diſtingue quelquefois juſqu'à procurer des titres de Nobleſſe. C'eſt ainſi que s'élevent des hommes utiles à la Patrie, qui la font connoître au déhors & la fertiliſent au dedans.

Tel fût un Côme de Médicis, qui ayant embraſſé un commerce preſque univerſel, ayant entretenu des correſpondances & des liaiſons avec tous les Princes de l'Europe & de l'Aſie, mérita lui-même de parvenir à la tête de ſes Concitoyens : & comme les bonheurs s'enchaînent les uns aux autres, ſa poſterité ſe maintint non ſeulement ſur le thrône, mais elle s'allia encore avec les plus anciennes maiſons de l'Europe & donna des ſucceſſeurs à Saint Pierre. Tels furent les Fuggers ou Fouckers d'Allemagne, qui avoient prêté des ſommes immenſes à l'Empereur Charles-Quint, & qui pour le remercier de l'honneur qu'il vouloit bien leur faire de loger chez eux en paſſant par Augſbourg, mirent dans la cheminée de ſa chambre un fagot de bois

bois de Cédre, & le priérent de l'allumer avec ſes propres billets : généroſité qui toucha d'autant plus Charles-Quint, que ſes finances étoient alors épuiſées. Tel fût encore parmi nous le célébre Jacques Cœur, Confident & Argentier de Charles VII. qui ayant eſſuyé à la Cour tous les revers que les honnêtes gens y eſſuïent d'ordinaire, ſe retira du Royaume & ſe réfugia dans l'Ile de Chypre, où il acquit par le commerce de ſi grands biens, qu'il oſa en ſon propre nom armer contre les Mahométans, & les combattre : ce qui lui réuſſit au delà des eſpérances que pouvoit concevoir un particulier. *Mais ce particulier*, dit un Auteur contemporain, *gagnoit chacun an tout ſeul plus que ne faiſoient enſemble tous les autres Marchands du Royaume.* Depuis ſa diſgrace, Jacques-Cœur prenoit le titre de Capitaine général de l'Egliſe contre les Infidelles, & le ſoûtenoit avec une grandeur d'ame & des dépenſes véritablement royales.

Chacun connoit les divers établiſſemens que la Marine a en France. Chacun ſait, du moins en gros, combien ils ont coûté de peines, de travaux, de ſommes d'argent,

gent, combien on y a raſſemblé d'induſtries ſinguliéres, toutes aſſez curieuſes & aſſez utiles pour être long-tems admirées de ceux mêmes qui y ſont accoutumés. Ces établiſſemens de plus offrent un grand nombre d'Officiers de tout rang & de toute qualité, placés les uns au deſſus des autres, de maniére pourtant que la ſubordination ne nuit point au devoir : & comme il y a dans la Marine trois objets principaux qui l'attachent & la diſtinguent tour à tour, ces Officiers ſont auſſi partagés en trois claſſes différentes à la vérité par les détails qu'elles préſentent, mais qui pourtant vont toutes ſe réunir au même but.

Le premier objet de la Marine en eſt comme le prélude & raſſemble les matériaux qui lui ſont propres, diſpoſe & facilite tout ce qui doit ſervir à la navigation. Ces préliminaires roulent ſur la viſite, l'abbattage & les proportions des bois, ſur la connoiſſance, l'achat & l'entretien d'un nombre infini de toutes ſortes de marchandiſes, ſur la maniére de les employer & d'en tirer le meilleur parti, ſur la conſtruction, le radoub & l'équippement des vaiſſeaux. On voit aſſez que tout

tout cela demande un mêlange judicieux de théorie & de pratique, qui ſoit joint à une grande étendue de génie, & perfectionné par une expérience continuelle. Auſſi n'a-t-on eu juſqu'ici dans la Marine que deux Intendans d'une certaine conſidération, ſçavoir, *Deſclouſeaux* & *Vauvré*, tous les deux choſies par M. de Seignelai, & tous les deux d'un eſprit élevé, qui penſoient en grand, & qui ne connoiſſoient les difficultés que pour ſe procurer la gloire de les ſurmonter.

Le ſecond objet embraſſe le maniment, les détails multipliés, la conduite des vaiſſeaux ſur mer, ou la navigation proprement dite : ce qui ſuppoſe deux parties, le Pilotage & la Manœuvre. L'une regarde l'uſage de la Bouſſole, des Cartes Marines, des inſtrumens qui ſervent à prendre hauteur & à meſurer le ſillage, des régles & des conjonctures qui donnent une bonne eſtime : l'autre regarde la maniére de diſpoſer les voiles & le gouvernail avec le corps du vaiſſeau, tant par rapport à la route qu'on doit tenir & aux divers avantages que procurent le vent & les courans, que par rapport à l'exacte détermination de la

dérive

dérive & de la viteſſe du vaiſſeau même. Que d'occaſions de faire valoir tout ſon génie !

Le dernier objet enfin de la Marine ne paroit en renfermer que l'acceſſoire, quoique peu à peu il en ſoit devenu le principal. Cet acceſſoire conſiſte dans un certain arrangement de fonctions & d'emplois quexige la police de chaque port, dans la maniére de rendre compte des dépenſes qui s'y font, dans un art de dreſſer des états, des rôles en forme & d'autres piéces ſemblables. Il eſt vrai qu'en général ces formalités entretiennent le bon ordre, & empêchent les abus de ſe gliſſer : mais peut-être que ces abus ſeroient moins préjudiciables en beaucoup d'occaſions, que les longueurs & les délais qu'apporte le trop grand nombre de formalités.

A ces trois claſſes répondent trois ſortes d'Officiers, dont chacun ſe contente de ce qui lui eſt preſcrit & ne porte pas ſes vues plus loin. C'eſt là tout ce qu'on demande aujourd'hui. Chaque Profeſſion ſe trouve iſolée, & fait un attachement particulier. L'exemple des Romains, en qui ſe réuniſſoient une capacité générale & une ſuffi-

ſuffiſance pleine par tout, eſt devenu preſque fabuleux pour nous.

Voilà en gros ce qui regarde la Marine du Roi. A l'égard de la Marine des particuliers, elle eſt répandue dans toutes les villes maritimes du Royaume où elle fleurit & ſe diſtingue plus ou moins, 1°. ſuivant le dégré de fortune, d'habileté, d'induſtrie de ceux qui la font valoir, 2°. ſuivant la quantité des eſpèces d'or & d'argent qui y circulent, 3°. ſuivant les difficultés & les obſtacles qui hâtent ou retardent cette circulation. De là vient que les mêmes villes ne ſont pas toujours également puiſſantes, également fréquentées par les étrangers. Le repos & l'inaction y ſuccédent quelquefois aux mouvemens les plus rapides: quelquefois auſſi le luxe qui ſuit de près les richeſſes dont on eſt redevable au commerce, entraîne la diſſipation de ces mêmes richeſſes, preſque auſſitôt évanouies qu'amaſſées. Sur cela, je m'interromprai un moment pour hazarder une de ces réflexions que tout le monde fait, & dont perſonne ne profite. La plûpart de nos Négocians brulent de s'enrichir: ils n'épargnent, ils ne ménagent rien pour

pour cela. Devenus opulens par des soins, par des travaux redoublés, ils ne songent plus qu'à se procurer & des titres fastueux & des alliances superbes, dont bien-tôt ils se repentent eux-mêmes. On les mépriſe, on les fuit, & les biens qu'ils avoient eu tant de peine à acquérir, se consument follement. C'est pourquoi rien ne seroit plus utile, en excitant le commerce & recompensant les habiles Négocians, que de leur apprendre, selon l'avis du judicieux Auteur des Œconomies Royales & Politiques, *à bannir entierement le luxe, la superfluité, & toutes sortes d'excès en habits, pierreries, festins, bâtimens, dorures, carosses, chevaux, trains, équipages & mariages de fils & filles*, d'où provient leur ruïne, & par contre-coup, un vuide fâcheux dans l'Etat.

Le commerce de mer se pratique de trois manieres différentes. Le moins considérable est celui qui se fait de proche en proche ou d'un port à l'autre, & qu'on nomme *Cabotage*. Il sert principalement à entretenir une sorte de correspondance entre toutes les Provinces maritimes du Royaume, & à tirer de l'une ce qui man-

que à l'autre. Ce commerce eſt d'autant plus avantageux en France, qu'il nourrit l'induſtrie & peut ſe faire également toute l'année : au lieu que dans les païs du Nord, en Angleterre, & même en Hollande, il ſe trouve interrompu la plus grande partie de l'hiver à cauſe des glaces, qui aſſiégent les Vaiſſeaux, & les découſent par leurs chocs, les ouvrent par leurs rencontres inopinées. La France de plus n'eſt point expoſée à des inondations ſubites de la mer, comme tant d'autres païs, & il arrive moins de naufrages ſur ſes côtes, quoiqu'elles ayent auſſi leurs périls & leurs écueils, qu'il n'en arrive par tout ailleurs.

Un ſecond commerce maritime eſt celui qui ſe fait en Europe, & qui conſiſte dans l'échange des ſecours réels & effectifs, que les différens Royaumes ſe prêtent les uns aux autres. Ces ſecours ſont ou des productions de la terre, ou des ouvrages travaillés dans les Manufactures, ou des curioſités d'un art exquis : & il eſt aiſé de voir que plus un Royaume en eſt pourvu, plus les Etrangers y abordent, & plus le commerce y fleurit. Les deux branches, comme on ſçait, ſont la fertilité d'un païs & l'induſtrie des habitans. La

La France a dans les chanvres & les toiles de Bretagne, dans les sels de Broüage, de Marennes & du Croisic, dans les vins rouges de Bourdeaux, dans les vins blancs d'Anjou, dans les eaux-de-vie de Nantes, de Cognac, & de l'Ile de Ré, dans les papiers d'Auvergne & d'Angoulême, dans les parchemins de Normandie, dans les brocards d'or & d'argent fabriqués à Lyon, dans les grains de toutes les sortes, blés, orges, avoines, seigles, des ressources assurées de commerce qui ne peuvent lui manquer. J'avouë que depuis la révocation de l'Edit de Nantes, sur laquelle on doit tirer le rideau comme sur le plus fâcheux évenement du régne de Louis XIV. J'avouë, dis-je, que plusieurs de nos Manufactures se sont naturalisées dans les païs étrangers. Mais il en reste encore assez dans le Royaume, quand elles seront bien conduites, & pour l'occuper & pour l'enrichir. Tout ce qu'on y doit craindre, c'est le relâchement, c'est la malefaçon, c'est, je l'ose dire, la fraude & la tromperie. Car il ne faut point sur cela nous flatter, toutes nos Manufactures, malgré leurs sages Réglemens, & malgré les Ordonnances du

Roi, ſont ſujettes à ces trois ſortes de révolutions.

Depuis qu'Edoüard III. s'attacha un grand nombre d'Ouvriers échappés des fureurs exercées par les Eſpagnols à Gand, à Louvain & dans quelques autres villes du Brabant, & qu'il s'en ſervit pour établir en Angleterre des Manufactures d'étoffes de laine, jamais ces Manufactures n'ont dégéneré, ni n'ont perdu de leur crédit & de leur réputation. Elles ſont encore ſur le même pied, & elles fourniſſent des draps fins & de couleur, dont les Anglois font un trafic immenſe, tant en Allemagne par le moyen du Magaſin qu'ils ont établi à Dordrecht, que dans le Levant par la voye de Smyrne. Autrefois, ni eux ni les Hollandois, ne pouvoient approcher des Etats du Grand Seigneur, que ſous la Baniere de France. Mais aujourd'hui ils y négocient de leur chef, & même l'on peut dire qu'à meſure que leur commerce s'eſt accru; le nôtre y a ſouffert beaucoup de pertes, de banqueroutes, d'affoibliſſement: & pluſieurs craignent qu'il ne puiſſe jamais reprendre ſon ancien éclat.

Les voyages dont j'ai parlé juſqu'ici, ceux

ceux-mêmes dont le but eſt de pénétrer aux extrêmités de l'Europe, ne méritent qu'une attention paſſagére. Le véritable commerce de mer eſt celui qui embraſſe les trois autres parties du monde; celui qui demande tout l'appareil & toute l'intelligence de la Navigation. Comme les périls y ſont plus grands & les riſques plus ordinaires, les profits y ſont auſſi plus conſidérables. Et c'eſt de-là que nous viennent tant de fortunes brillantes, acquiſes par des voyes légitimes, & qu'il faut bien ſe garder de confondre avec ces fortunes rapides & odieuſes, nées des miſéres publiques & teintes du ſang d'une infinité de malheureux.

Preſque toutes les nations de l'Europe font aujourd'hui quelque commerce, ſoit avec l'Aſie, ſoit avec l'Afrique, ſoit avec l'Amérique : mais on ne doit pas croire que ce ſoit de niveau les unes aux autres Quoique les Portugais, regardés avec juſtice comme les Reſtaurateurs de la Marine & de la Navigation, ayent autrefois poſſédé de grands domaines en Aſie, & qu'ils ayent eû à leur ſolde des Rois Arabes & des Princes idolâtres, honorés d'obéïr à ces

veaux Maîtres, leur autorité cependant n'y eſt plus qu'une ombre, qu'un ſquelette. Ils ne ſe ſoûtiennent que ſur les débris d'une vieille réputation, que le tems a preſque uſée: & Goa lui-même n'eſt guéres plus connu que par ſa redoutable Inquiſition, cet horrible (*l*) Tribunal, où ne ſont obſervées aucune forme de juſtice ni aucune apparence d'équité naturelle. Ce ſont les Hollandois préſentement, qui font le plus beau commerce des Indes Orientales & qui le font avec un art infini, en mêlant la ſoupleſſe à la hauteur, l'artifice à la force. Un Ancien ſouhaittoit que les Armes fuſſent ſubordonnées au Barreau: à Batavia, & dans les autres Colonies Hollandoiſes, elles le ſont au commerce.

Tout le monde ſçait que la plus grande partie de l'Amerique appartient aux Eſpagnols: J'ignore à quel titre, & ſi les mauvais

(*l*) L'Hiſtoire de cette Inquiſition a été écrite par un Medecin qui en avoit éprouvé, non les ſalutaires, mais les injuſtes rigueurs. Heureuſe la France, d'avoir toujours regardé avec horreur un Tribunal qui décrie ſi fort, & rend ſi odieux le nom Chrétien! Plus heureuſe encore, ſi les Prêtres ne cherchent point à l'y établir quelque jour ſous un autre nom!

vais traitemens, ſi le ſang de tant de malheureux qu'ils ont égorgés, en fondent un. Mais il eſt certain que leur domination eſt trop vaſte par elle même, trop ruïneuſe par la conduite que tiennent les Evêques & les Gouverneurs qui achétent tous leurs dignités & leurs emplois, trop bleſſée par les gains & les intérêts particuliers, pour ſubſiſter encore long-tems. Auſſi ſe dément-elle chaque jour, y ayant peu d'union entre ſes parties principales, & ſe laiſſe-t'elle entamer par des uſurpations ſourdes & inſenſibles, dont les Eſpagnols eux-mêmes ne s'apperçoivent pas, ou dont ils affectent du moins de ne pas s'appercevoir. Le plus grand défaut du gouvernement de tous ces vaſtes Royaumes qui appartiennent au Mónarque des Eſpagnes, c'eſt que les ordres n'y viennent jamais à point nommé, & quand ils y viennent, on eſt preſque dans l'impoſſibilité de les éxécuter: deux choſes qui font ordinairement échouer toutes les grandes affaires.

Depuis un demi-ſiécle les Anglois ont ſçû prendre le véritable tour d'eſprit, qui convient en Amérique, & ſans lequel on n'y peut réüſſir. Toutes leurs allûres y

ſont ménagées avec la derniére prudence : ils s'y arrangent peu à peu, ils embraſſent toutes les ouvertures de commerce, ils perfectionnent leurs anciennes Colonies & s'en procurent de nouvelles, ils agiſſent enfin comme ſi la fortune leur deſtinoit quelque jour l'empire de ces vaſtes climâts. On aſſûre que Cromwell s'en flattoit dans ſes viſions politiques, & qu'il diſoit ſouvent qu'il vouloit ôter au Roi d'Eſpagne ſes deux yeux, ſçavoir, l'Amérique & l'Inquiſition. La premiére penſée lui en fût inſpirée par Thomas Gaige, Religieux Dominicain, qui ayant poſſédé pluſieurs benéfices dans le Mexique, apoſtaſia à ſon retour en Europe. Prévenu que l'Inquiſition faiſoit tous ſes efforts pour l'arrêter, & pour l'enſévelir pieuſement dans les cachots du Saint Office, ce Religieux paſſa en Angleterre & ſe fit connoître à Cromwell, qui aimoit les hommes à projets élevés & peut-être à vûës chimériques : ce qui eſt le défaut ordinaire des grands génies, à qui les choſes accoûtumées déplaiſent, & qui ne ſont (*m*) touchés que d'un cer-

(*m*) On trouve une partie du caractére de Cromwell, dans

certain merveilleux. Cromwell reçût avidement tout ce que Thomas Gaige lui raconta, & des richeſſes dont les Eſpagnols étoient maîtres dans le Mexique, & de la facilité qu'il y auroit à les leur enlever. Frappé de cette grande entrepriſe, il y tourna toutes ſes vûës, & il ſentit parfaitement que s'il en venoit à bout, il pourroit compter ſur un fonds inépuiſable & toûjours nouveau. Bientôt il fit armer une flotte nombreuſe, avec un ſecret ſi grand, que ni les Eſpagnols, ni même les Anglois, ne pûrent le pénétrer. Son deſſein étoit d'envahir l'Iſle de Cuba & celle de ſaint Domingue, & de ſe frayer par-là une entrée dans la mer du Mexique, & peu à peu de faire la conquête de ce puiſſant Royaume. Mais cette flotte fût toujours contrariée par les vents, & des obſtacles, des circonſtances imprévûës, lui firent manquer les projets les mieux concertés. Elle ne laiſſa pourtant point de jetter l'allarme & la terreur dans toute l'Europe, & de lui

dans ces poroles de Salluſte : *vaſtus animus immoderata, incredibilia, nimis alta ſemper cupiebat.*

faire connoître quels risques, quels périls elle avoit courus. Cromwell qui sçavoit se roidir contre les disgraces les plus facheuses, ne fût point déconcerté de voir revenir sa flotte sans succès, à demi ruinée, & honteuse d'avoir tenté une descente inutile à Saint Domingue. Il conserva au contraire toute sa vie un désir ardent de s'emparer de l'Amerique, & d'en chasser les Espagnols, dont il paroissoit ennemi implacable, moins par des raisons d'Etat, que par goût & par inclination. C'étoit là, avouë un célébre Historien Anglois, son projet favori : & quel projet, que celui dont se préoccupoit un homme de la trempe d'esprit de Cromwell ! Louis XIV. qui l'avoit heureusement connu & demêlé, tombe d'accord dans une de ses dépêches au Comte d'Estrades, *qu'il étoit propre à saisir opiniâtrement les plus grandes choses, se trouvant une flotte de cent soixante vaisseaux que ses malheurs passez lui avoient valu, & ayant augmenté ses forces de mer au-delà de ce qu'avoient pû faire les Rois d'Angleterre.*

Depuis Cromwell, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, même en le blâmant, la

la Nation qu'il avoit excitée à cultiver la Marine, ne s'eſt point démentie. Les Anglois ont eux ſeuls aujourd'hui plus de navires dans l'Amérique, & de navires qu'ils y on fait conſtruire, que tous les autres peuples enſemble. Ils y trafiquent de toutes ſortes de denrées, tant du païs que d'Europe, même celles de France qu'ils donnent à meilleur marché & mieux conditionnées que les François eux-mêmes. Ils vendent encore juſqu'à des maiſons de charpente dont tous les membres, pour ainſi dire, ſont marqués & numérotés, & qu'il ne s'agit plus que de mettre en place. Le Chevalier Temple, un des plus grands politiques qu'ait eu l'Angleterre, & premier Plénipotentiaire au Congrès de Nimégue, remarque dans ſes *Conſidérations ſur l'état des Provinces unies des Païs-bas*, que de ſon tems il ſortoit plus de vaiſſeaux des ports de Hollande que de tous les autres de l'Europe. Les choſes ont bien changé depuis. C'eſt aux Anglois qu'appartient préſentement la ſupériorité ſur mer, que l'empire en eſt (*n*). attribué.

Pour

(*n*) Pour ſe convaincre de ce que je dis, il ſuffit de jet-

Pour ce qui regarde les François, ils ont de tout tems entretenu quelque commerce hors de l'Europe, & avec les trois autres parties du monde. L'esprit de découverte ne leur a pas même manqué Avant que Christophle Colomb eut mis. pied à terre dans l'Ile de Guanahami, une des Lucayes & premier terme de ses conquêtes en Amerique, Jean de Bethencourt, Chambellan de Charles VI. & Cousin de l'Amiral de France, avoit déja réduit sous son pouvoir les Canaries & s'y étoit fait donner le titre de Roi, avec la permission du Saint Siége. Les Papes remplis d'un orgueil insupportable, disposoient alors des couronnes, comme d'un bien qui leur appartenoit, & le don qu'ils firent de toute l'Amérique aux Espagnols, parut à ces derniers un titre assez authentique pour s'en emparer.

A

jetter les yeux sur le système présent des affaires de l'Europe. Quelle autorité, quelle puissance les Anglois soûtenus de leur Marine, n'y ont-ils pas acquise ? *Navigationis peritiæ*, dit un de leurs Auteurs, *debetur illud quod sibi vindicat Britannia, Oceani imperium, nec ulla gens à littoribus nostris tam remota est, quam non ab injuriâ nostris hominibus inferendâ, deterreat armata Britannica Classis.*

A l'exemple de Bethencourt, les plus riches Marchands de Normandie se jetterent sur les côtes d'Afrique & y établirent des comptoirs, des magasins, qui subsistent encore aujourd'hui tels à peu près qu'ils étoient de leur tems. D'un autre côté, les rapides succès des Espagnols dans l'Amérique faisoient trop de bruit, pour ne point exciter la jalousie des François. Plusieurs Gentils-hommes sans emploi, sans occupation dans les Provinces maritimes, armerent contr'eux & allerent piller leurs vaisseaux, qui trop riches & trop chargés se défendoient mal, & qui abandonnoient une partie de leurs effets, pour sauver le reste. Jean de Laët convient même dans sa *Description du nouveau monde*, qu'il n'y avoit guéres alors de Pilote Espagnol qui n'eût été prisonnier en France. Les autres plus audacieux tenterent de nouvelles découvertes, principalement dans l'Amérique septentrionale. Mais les Colonies qu'ils y fonderent, sans avoir pris auparavant les précautions qui convenoient, eurent beaucoup à souffrir, & de la part des Sauvages dont toute la bravoure consiste à faire des trahisons utiles, & de la part de la Fran-

France même qui ne leur envoyoit point de secours. Quelques-unes de ces Colonies se sont conservées entre nos mains : les autres ont passé dans celles des Anglois, trop habiles & trop puissans pour souffrir que jamais on les leur enleve.

J'ai dit que les François ont de tems immémorial entretenu quelque commerce hors de l'Europe, & avec les trois autres parties du monde. Mais ce commerce n'a point toujours été de la même force, & il a souffert bien des vuides & des interruptions, sur tout lorsqu'il étoit livré à des compagnies particulieres qui n'entendoient point leurs véritables intérêts, prodigues où il falloit se conduire avec ménagement, & avares où il falloit se répandre avec quelque profusion. Toutes ces compagnies, à mon sens, avoient trois défauts essentiels. Le premier étoit de vouloir recueillir presque au même tems qu'elles semoient, sans attendre la saison (o) favorable, sans songer que les meilleurs

(o) L'Histoire du Commerce des François dans les différentes régions de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique est proprement l'histoire de leurs légeretés & de leurs impru-

leurs fruits ſont ceux qui tardent le plus à mûrir. Quelle imprudence ? Les fonds deſtinés à un commerce étranger, doivent quelque tems demeurer comme en réſerve : & il eſt à propos de joindre les intérêts au capital, afin de jetter des fondemens ſolides & de remédier aux premiers beſoins, qui ſont toujours les plus fâcheux & les plus incommodes. Mais les François ſe hâtent de jouïr, & ils ne ſçavent point faire céder à un intérêt éloigné, mais plus conſidérable, un intérêt préſent, mais beaucoup plus petit. De-là vient qu'ils ſe rebuttent facilement, & que par une ſorte de lâcheté, ils abandonnent dans l'exécution les entrepriſes les mieux conçuës dans le cabinet, ils s'ennuyent lorſqu'il faut renouveller de courage & agir de tête.

De ce premier défaut s'enſuivoit un ſecond,

---

imprudences. C'eſt ce que reconnoît M. Colbert dans un Mémoire écrit de ſa main, que j'ai eu heureuſement. *Outre l'inquiétude & la vanité naturelle de notre nation*, il lui reproche encore l'*infidélité & une volonté fixe de mal faire*, pour s'attirer des profits & des gains illicites. Il ajoute *le peu d'obéiſſance, le peu de reſpect & de ſubordination des inférieurs à l'égard des perſonnes miſes en place*, en un mot, *le manque d'union entre tous.*

cond, c'eſt que pour gagner plus exceſſivement, on faiſoit venir ſans réflexion plus de marchandiſes des païs étrangers qu'il ne s'en pouvoit conſommer dans le Royaume : ce qui étoit le vrai moyen de les avilir. Le public qui ne ſait guéres placer ni ſon eſtime ni ſon mépris, veut être manié avec adreſſe : il ne faut ni le raſſaſier, ni le tenir dans la diſette.

Le dernier & le plus grand défaut, c'eſt que les vuës particulieres dans ces Compagnies, l'emportoient ſur l'avantage commun & général. Ceux qu'on mettoit à leur tête, moins par habileté que par brigue & par faveur, confioient non-ſeulement les premiers emplois des Colonies, mais encore la conduite des Vaiſſeaux à leurs parens & à leurs amis, ſouvent même, & c'eſt-là le comble de la corruption, à des gens dont ils tiroient des penſions ſecrettes. Ainſi *tout alloit à l'envers*, pour me ſervir d'une expreſſion du Maréchal de Montluc, & la compagnie mal gouvernée s'appauvriſſoit des négligences réïterées, ou des profits obſcurs & détournés de ſes principaux membres. Les autres intéreſſés n'oſoient les pourſuivre, encore moins leur deman-

demander aucun compte. Car *la foibleſſe de notre ſiécle* eſt *telle*, dit le Cardinal de Richelieu, *que les premiers de l'Etat ne ſont que d'illuſtres brigands, & qu'au lieu d'être guidé par la juſtice, on eſt d'ordinaire emporté par la faveur.*

Mais pourquoi ſe rappeller un ſouvenir ſi déſagréable, & ſi humiliant ? Ne doit-on pas plutôt ſe féliciter de ce que les choſes ont pris en France un meilleur train, & ſe trouvent ſur un meilleur pied ? Et je ne doute pas que la triſte expérience que nous avons faite du paſſé, ne nous rende plus attentifs & plus précautionnés ſur l'avenir. Ce qu'on appelle aujourd'hui la Compagnie des Indes a abſorbé toutes les autres Compagnies, qui étoient tombées dans la langueur & dans une eſpéce d'anéantiſſement, à la mort de Louis XIV. Elles n'avoient plus ni reſſources : ni vaiſſeaux, ni conſidération dans les pays étrangers : & ce génie actif & tout de feu, dont dépend le ſuccès des grandes affaires, leur manquoit entiérement. J'avoue que la nouvelle Compagnie n'a aucun de ces défauts, & qu'elle eſt appuyée ſur des fondemens qui paroiſſent ſolides. Mais qu'il eſt à craindre qu'en

embraſſant, comme elle fait, un commerce trop étendu, qu'en dégradant les Claſſes du Royaume déja fort affoiblies, qu'en employant ſans choix des hommes de toute eſpéce, elle ne vienne enfin à ſubir le même ſort qu'ont eu les anciennes Compagnies?

Tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent & ſur la Marine & ſur le Commerce, a dû nous en faire connoître les avantages & l'utilité. Mais comme les raiſonnemens les plus forts ont beſoin d'être étayés par des exemples, je vais effleurer ceux qui en cette matiére m'ont frappé davantage. On verra à quel dégré de puiſſance & d'autorité ſont parvenues certaines villes, par le moyen du commerce de mer. On verra que dans les lieux où il s'exerce noblement, tout abonde, richeſſes, commodités, agrémens, plaiſirs même. Les meilleurs vins de Bourdeaux de Champagne & de Bourgogne qu'on boive aujourd'hui, ſont ceux qui ſe trouvent à Amſterdam, à Londres, à Hambourg. Comme on ne peut les y porter qu'à grands frais, & que les droits d'entrée ſont par tout exorbitans ſur les vins de France, on ne ſe charge guéres de ce qu'il y a de médiocre, de ce qui eſt ſujet à ſe gâter: & on prend toujours

jours par un juſte ménagement les plus renommés, & les plus exquis. S'il eſt vrai, comme l'a remarqué Ciceron, que *nulla ſunt privata naturâ*, il faut avouer que par le commerce tout devient propre aux hommes, tout leur appartient. L'induſtrie, les arts, une ſuite de recherches curieuſes, ſuppléent à ce que la nature ſemble refuſer.

I. Les Anciens ont parlé d'Alexandrie, comme de la ville du monde que le commerce avoit le plus accréditée. » Rien n'ap» proche, dit Strabon, de ſa ſplendeur, ni de » ſa magnificence: rien n'égale ni la commo» dité de ſon port, ni la beauté de ſes mai» ſons, ni le nombre de ſes habitans. Tou» tes les richeſſes de l'Aſie & de l'Afrique y » ſont conduites par la mer rouge, & par le » Nil. Elles s'y accumulent, pour ainſi dire, » & ſe ſuccédent les unes aux autres. Toute » l'Europe qui a beſoin de ces richeſſes, les » y vient chercher & les achéte à des prix » exorbitans ». Les Ptolomées ſçurent bien profiter de la ſituation d'Alexandrie : & le ſecond de ces Princes, celui qui porta le nom de Philadelphe, fit monter ſes revenus à près de neuf millions en or. Les Romains tirérent encore de ce commerce un meilleur

parti, lorsqu'après la défaite d'Antoine & de Cleopatre, ils se furent rendus maîtres de l'Egypte. L'abondance & la fertilité de ce vaste pays, sur tout en blés, le leur firent regarder comme le Magasin de l'Italie & la clef de Rome: & l'on montre encore aujourd'hui des Medailles où la ville d'Alexandrie est représentée sous la figure d'une femme voilée, tenant en main une poignée d'épis mûrs.

Il est inconcevable combien de navires étoient employés à ce commerce de blés: on en voyoit continuellement naviger, les uns qui alloient d'Egypte au port d'Ostie, les autres qui en revenoient chargés. C'étoient des flottes de quatre-vingt & cent vaisseaux, qui marchoient de conserve, afin de se défendre & de se sécourir mutuellement les uns les autres. Pline parlant des dépenses qu'on étoit obligé de faire pour leur armement & leur navigation, ajoute que quoique ces dépenses montassent fort haut on y gagnoit encore par voyage cent pour cent, on y faisoit de promptes fortunes.

Ce que je viens de rapporter d'après Pline & Strabon, fait juger quel monde fondoit à Alexandrie, quelle foule d'étrangers s'y rendoit de toutes parts. Appuyés du se-

cours

cours des loix, on ne les gênoit point par des exactions odieuſes & qu'inventent des gens nés pour le malheur d'autrui : on les laiſſoit en liberté de vendre & d'acheter, en payant le tribut ordinaire : les Rois d'Egypte n'accordoient point ce que les Anglois appellent des *nuiſances*, ce ſont des graces reſervées à quelques particuliers & qui tournent au dommage du public. Tous les Etrangers demeuroient à Alexandrie dans un quartier ſéparé : Ils avoient leurs priviléges, leurs immunités, le libre exercice de leurs réligions : bien entendu que ces réligions n'avoient rien d'incommode, ni qui troublât l'ordre public. Par ces facilités, Alexandrie avoit ceſſé d'être une ville particuliere: elle étoit devenuë la ville commune de tous les peuples, la patrie des hommes.

II. Dans le moyen âge de l'Empire d'Allemagne, c'eſt-à-dire, vers le milieu du treiziéme ſiécle, ſe forma une conféderation de pluſieurs villes maritimes ou preſque maritimes, ſous le nom de *Hanſe Teutonique*. Cette conféderation regardoit uniquement le commerce, qu'on vouloit étendre & faire fleurir, en y intéreſſant un plus grand nombre de perſonnes, & tâchant de profiter de

leurs différentes vuës & de leurs lumieres. Quoique les villes d'Allemagne tinſſent le premier rang dans la *Hanſe Teutonique*, elles ne laiſſérent pas de s'aſſocier pluſieurs autres villes, tant de France, que d'Angleterre & des Païs-bas : le tout ſans nuire à l'autorité & ſans préjudicier aux droits des Souverains, dont elles dépendoient. Cette confédération avoit ſes loix, ſes ordonnances, ſes jugemens, qu'on obſervoit avec le même reſpect que le code maritime des Rhodiens, qui paſſoient dans l'antiquité pour les plus habiles navigateurs, étoit obſervé des Grecs & des Romains.

La *Hanſe Teutonique* parvint en peu de tems à un ſi haut dégré de puiſſance & d'autorité, par les richeſſes immenſes qu'elle accumula, que tous les Princes lui rendirent un hommage ſincere d'eſtime & d'admiration. Ceux du Nord principalement, eurent ſouvent beſoin de ſon crédit, & lui empruntérent des ſommes conſidérables. Les Grands Maîtres de l'ordre *Teutonique*, alors Souverains de la Livonie, s'étoient déclarés les conſervateurs des droits & des priviléges de la *Hanſe*. Tout lui réuſſiſſoit, au delà même de ſes déſirs; & l'Allemagne charmée

de

de ſes progrès, les voyoit du même œil qu'un curieux voit certaines plantes rares qu'il a lui-même ſemées & cultivées. Les Rois de France accordérent auſſi pluſieurs priviléges à la conféderation *Teutonique* : ils exemtérent ſes vaiſſeaux en cas de naufrage, de payer aucun droit d'avaries aux Amiraux, & ils défendirent de troubler leur navigation, lors même qu'ils ſeroient en guerre avec l'Empereur & les Princes du Nord. Enfin, durant tout le cours de ces guerres malheureuſes connuës ſous le nom de Croiſades, la *Hanſe* fut ſinguliérement conſultée, & elle donna toujours, tant en argent, qu'en navires, de puiſſans ſecours aux Chrétiens opprimés par les Infidelles.

Il eſt étonnant que des villes très-éloignées les unes des autres & ſoûmiſes à des Rois différens, quelquefois en guerre ouverte, toujours jaloux de leurs droits, il eſt, dis-je, très étonnant que ces villes ayent pu ſe conféderer & vivre enſemble dans une étroite liaiſon. Elles ſuportoient également leurs communes pertes, & les gains étoient également repartis. Mais enfin la *Hanſe Teutonique* tomba peu à peu, & de ſes ruïnes s'élevérent toutes les autres Compagnies de

commerce, qui ſont aujourd'hui répanduës dans l'Europe. Il eſt vrai que quelques villes d'Allemagne prennent encore le titre de *Hanſéatiques*, mais elles ont des intérêts ſéparés, & le même eſprit ne régne point entr'elles. Il paroît cependant que malgré leur jalouſie, elles reſſortiſſent toutes à Lubeck, & qu'elles regardent cette ville comme la premiére des *Hanſéatiques*.

III. Avant que les Portugais euſſent doublé le Cap de Bonne Eſpérance, tout le commerce de l'Europe avec la Turquie, la Perſe, la Tartarie, la Chine & les Indes Orientales, ſe faiſoit par Veniſe qui étoit l'entrepos général. Tout le monde dans cette grande ville ſe prêtoit à un commerce ſi lucratif, les Nobles ſans s'avilir, les Bourgeois pour ſe donner plus de relief & de conſidération ; ce qui rendit Veniſe ſi puiſſante & en même tems ſi fiere, ſi prévenuë en ſa faveur, qu'elle dédaignoit tous les Souverains. On la menaça long-tems, on convint enfin de l'attaquer de toutes parts. Mais elle ſe défendit ſeule & de ſes propres forces, contre l'Empire, le Pape, les Rois de France & d'Arragon, preſque tous les Princes d'Italie animés à ſa perte. Jamais on n'avoit vu tant de

trou-

troupes réünies d'un côté, & tant de courage, tant de fermeté de l'autre. Depuis que la navigation des Indes a été ouverte & qu'on s'eſt enhardi à traverſer les mers, Veniſe a perdu les plus grandes eſpérances, dont elle pouvoit ſe flatter. Mais ſa bonne conduite, ſon adreſſe, ſa politique ingénieuſe à tout ménager & à tout prévoir, lui ſont demeurées : & elle ſurmonte ſans peine les plus grands obſtacles, elle ſe ſoûtient avec moins de richeſſes, mais avec autant de dignité.

IV. La ville d'Amſterdam paroît aujourd'hui remplacer Alexandrie & Véniſe, par l'étenduë de ſon commerce. Quoiqu'elle ne produiſe rien de ſon propre fonds, & que, comme dit Grotius, les quatre élemens n'y ſoient qu'ébauchés, cependant elle ſupplée par ſon induſtrie à tout ce qui lui manque, elle ne laiſſe rien à déſirer. Il n'y a point au monde une ville plus riche ni plus abondante : il n'y a point de productions de la nature, ni d'ouvrages de l'art, ni de marchandiſes de quelques païs que ce ſoit, ni de drogues propres à la médecine & à la teinture, ni de ſingularités de Phyſique & de Chymie, ni de ces bagatelles que les curieux ai-

ment tant, dont ſes magaſins ne ſoient remplis. Et loin que chacun ait le droit de mettre le taux à ce qui lui appartient, aux marchandiſes qu'il a fait venir, il eſt obligé de ſuivre un tarif général qui apprécie les choſes à peu près ſur le pied où elles doivent être. La véritable équation du commerce, pour parler le langage des Géométres, eſt l'abondance ou la rareté de ce qu'on préſente au public, de ce qu'on expoſe en vente, multipliées par le beſoin que l'on en a, ou par la demande que l'on en fait. A tout prendre, plus il y a de demandeur d'une denrée ou d'une marchandiſe, quelle qu'elle ſoit, plus cette denrée & cette marchandiſe prennent faveur, plus le prix en augmente. Mais on doit auſſi veiller continuellement à ne point trop augmenter la quantité de la denrée ou de la marchandiſe, parce que la demande en ſeroit affoiblie, & qu'elles tomberoient en quelque maniére dans l'aviliſſement. Le but d'un commerce bien réglé & bien conduit eſt de faire enſorte que le nombre des demandeurs ſurpaſſe toujours la quantité demandée, afin que le crédit ſe ſoutienne & que le public ne ſoit point raſſaſié.

J'ajou-

J'ajouterai ici qu'une des merveilles d'Amſterdam, c'eſt que dans le ſein même de l'opulence, le luxe eſt ignoré ; j'entens ce luxe qui va à braver ſes concitoyens, & à les ébloüir par une vaine oſtentation de richeſſes mal employées. La magnificence y eſt reſervée pour les bâtimens publics ; le particulier ſe contente de l'agréable & du commode. Les Magiſtrats n'y traînent point après eux une ſuite pleine de faſte, leur probité les diſtingue aſſez.

Le pere n'y a point le fol orgueil de placer ſes fils dans un rang, où à peine daigneroient-ils l'avoüer pour leur pére. Perſonne en un mot ne rougit d'être de la même condition & du même métier, que ſes ancêtres. Ainſi les liaiſons, les correſpondances, les ſecrets, les fortunes ſolides ſe perpétuent, & le commerce qui a élevé les familles, les maintient, ſi même il ne les éleve point encore davantage.

V. Mais ce qui doit être regardé comme un chef d'œuvre, comme une merveille en cette matiére, c'eſt la ville d'Ormus bâtie à l'entrée du ſein Perſique. L'eau douce ſi néceſſaire à tous les beſoins de la vie, y manque abſolument ; on ne voit dans ſes environs,

rons, ni fontaine ni ruiſſeau, qui fertiliſe le païs ; il n'y croît point d'arbres qui puiſſent donner de l'ombre, ni garantir de l'ardeur du Soleil ; le terrain ne paroît qu'un monçeau de ſel & de ſoufre, dont l'air eſt impregné & qui le rendent extrêmement âcre & nuiſible à la ſanté ; en un mot, tout y eſt brûlé par une chaleur continuelle, & d'autant plus importune que rien ne s'offre pour en défendre. Cependant cette ville eſt une des plus opulentes & des plus délicieuſes de tout le monde ; c'eſt en quelque maniére le centre de la volupté, à laquelle le goût Aſiatique & un climat chaud ne mettent que trop d'aſſaiſonnemens. On juge bien que cela ne peut venir que de ſa ſituation, qui la rend, pour ainſi parler, & l'entrepos & l'aſile commun de tous les marchands de l'Orient. Ils y viennent en foule à de certains moins de l'année avec leurs Commis & leurs facteurs, tant pour ſe rendre compte des anciennes affaires, que pour s'en ménager de nouvelles ; & dans ce conflit de projets & d'idées, dans ce concours de gens de toute eſpéce, le plaiſir ne ſauroit manquer de leur paroître, & la récompenſe des peines qu'ils ont priſes, & l'attrait de celles qu'ils

qu'ils doivent encore prendre.

Auſſi, lorſque la ſaiſon approche où ces marchands doivent fondre à Ormus, la ville change-t-elle entiérement de face. On couvre toutes les rues de tentes impénétrables au Soleil: on pare de cabinets de la Chine & de porcelaines le dedans des maiſons: la verdure même y ſemble plus belle qu'ailleurs. Des chameaux arrivent continuellement avec de l'eau douce, & avec toutes les proviſions de table, tous les raſinemens de bonne chére, qu'on peut ſouhaiter & qu'on trie exprès. Ce que l'Aſie a de plus diſtingué en Comédiens, en Saltimbanques, en gens occupés à divertir les autres, ſe précipite de tous côtés à Ormus. Enfin, rien n'y manque de tout cet attirail gracieux que la volupté méne à ſa ſuite, attirail qui lui prêtant chaque jour un air de nouveauté, empêche qu'on ne s'en laſſe & qu'on ne s'en dégoute.

Quand un pays malgré la nature qui l'avoit oublié cherche par le ſecours de l'art à s'en dédommager, cette eſpèce d'opulence lui réuſſit preſque toujours: & plus elle eſt curieuſe & ſavamment traitée, plus elle a quelque choſe de vif & de piquant. La rai-

raiſon en eſt que ceux qui vont acheter au loin une d'enrée ou une marchandiſe qui manque à leur Patrie, & dont ils ſe flattent d'être utilement récompenſés, choiſiſſent toujours ce qu'il y a de meilleur. Car les fraix de voiture & de tranſport étant les mêmes, les riſques & les périls du voyage ſe trouvant à peu près égaux, le premier achat devient au fond l'objet le moins conſidérable. En voici une preuve ſinguliére. On rapporte que Leon X. Charles-Quint, François I. & Henri VIII. avoient tous leur propre maiſon en Champagne dans Ay, ou proche d'Ay, pour y faire plus voluptueuſement leurs proviſions de vin. Cette recherche ne leur paroiſſoit point incompatible, ni avec les ſoins du gouvernement, ni avec le ſérieux des affaires, ni avec la dignité de la Religion & du Thrône. Mais je ſuis perſuadé que François I. quoiqu'il aimât les plaiſirs avec autant de vivacité & de rafinement, que le Pape, l'Empereur & le Roi d'Angleterre étoit cependant le plus mal ſervi. Les étrangers connoiſſent non ſeulement mieux que nous, les principales productions du Royaume, ils en tirent encore un meilleur parti, que nous ne ſavons le faire

re nous-mêmes. Souvent, ils nous renvoyent ces productions apprêtées à leur maniére, &, ce qui surprendra davantage, c'est qu'ainsi déguisées, elles acquiérent à nos yeux un nouveau mérite. En général, les François se manquent à eux-mêmes. Ils ne sont touchés que des arts agréables, des arts qui flattent leur goût pour la volupté, & leur indolence tout ensemble. Du reste, ils ne profitent ni de la fertilité de leurs terres, ni de l'abondance de leurs mines, ni de la vaste étenduë de leurs forêts, ni de la facilité qu'il y auroit à joindre les unes aux autres, les différentes riviéres qui arrosent le Royaume.

Mais en quoi nous paroissons le plus nous manquer à nous-mêmes, c'est dans le choix des hommes, c'est dans la connoissance de leurs talens & de leur génie, c'est dans la maniére de les appliquer utilement à ce qui leur convient le mieux. Tout fourmille en France, tout est plein de gens oisifs, & que loisiveté expose chaque jour aux plus grands excès. L'argent d'ailleurs est presque le seul mobile qui remue aujourd'hui toute chose. Sans lui, on ne peut parvenir à aucune place qui soit de quelque distinc-

distinction : & il faut se résoudre à languir dans l'obscurité, si l'on n'a les moyens d'acheter des honneurs, soit à la guerre, soit dans le Barreau, soit même à la Cour. Aussi la plûpart des grands postes ne siéent-ils point à ceux qui les occupent, & les déparent en même tems. Mais ces postes viennent-ils à vaquer, c'est encore un nouvel embarras de les remplir, & le public est toujours surpris d'y voir monter des gens auxquels il ne pensoit point.

FIN.

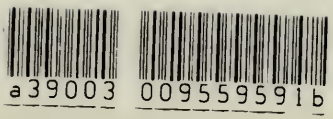
ERRATA.

pag. 7. *lign.* 21. on a reconnu en France, *lisez* on a reconnu l'utilité &c.
. . . . *lign.* 24. dont elle, *lisez* dont la France
pag. 8. *lign.* 14. qu'il, *lisez* qu'elle
pag. 122. *reclame* Tu- *lisez* quoique

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 009559591b